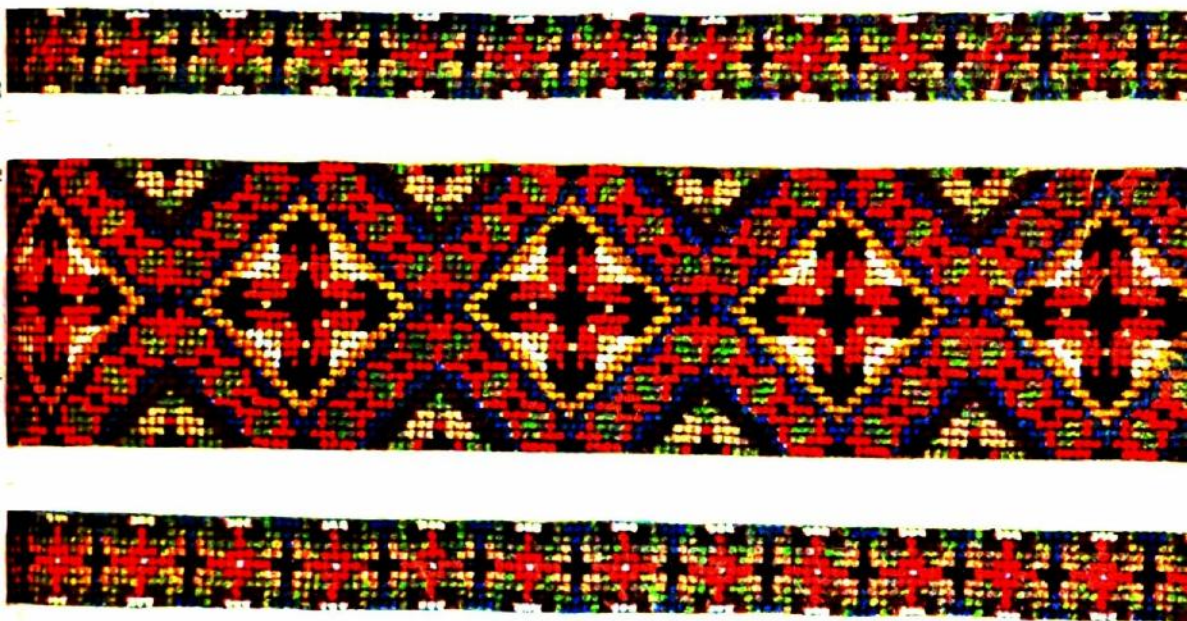




La Revue Ukranienne

Mensuel édité par
ARTHUR SEELIEB

Prix : 2 fr. 50

LAUSANNE : L'IMPRIMERIE
COOPÉRATIVE LA CONCORDE

LÉMANIA

LAUSANNE

Préparation rapide, approfondie.
BACCALAURÉATS — MATURITÉ

Lausanne

PIERREFONDS
Pensionnat de Demoiselles.

Langues, Sciences, musique, peinture.

Ouvrages manuels ; cours de cuisine.

Références en Suisse et à l'étranger.

Mesdames FRIEDERICH-SANDOZ.

La Ligue pour la libération de l'Ukraine.

EDITIONS

A. Journaux.

Feuille d'Avis de la Ligue (en ukrainien).
Ukrainische Nachrichten (en allemand).

B. Brochures et livres.

En ukrainien.

Calendrier « Sitch » pour l'année 1915.
Ce qu'il faut connaître sur l'Ukraine russe.

Chansons de Noël (Kolada).

CHEVTCHENKO. Kobsar I, II.

DOROCHENKO. Un siècle et demi de la pensée politique ukrainienne.

Prof. M. HRUCHEVSKY. Comment vivait le peuple ukrainien.

B. LEPKI et W. SIMOVITCH. L'histoire de la littérature ukrainienne.

Dr W. LEVITSKY. Comment vit le peuple ukrainien en Autriche.

Dr W. SIMOVITCH. Veliki Loch de Chevtchenko.

Dr W. STAROSOLSKY. L'élément national et social dans l'histoire ukrainienne.

Dr W. TEMNITZKY. Les Légionnaires ukrainiens.

Dr L. TSEHELSKY. La cause de la guerre.
— L'Ukraine indépendante.

En allemand.

Prof. W. HRUCHEVSKY. Aperçu de l'histoire ukrainienne.

Dr L. TSEHELSKY. La guerre, l'Ukraine et les Etats balkaniques.

Prof. M. HRUCHEVSKY. La question de l'Ukraine.

GEORGES CLEINOV. Le problème de l'Ukraine.

Prof. OTTO HOETZSCH. La question de l'Ukraine.

En bulgare.

Dr L. TSEHELSKY. Elle ne délivre pas, elle opprime (= la Russie).

Prof. HRUCHEVSKY. Aperçu de l'histoire ukrainienne.

En roumain.

Dr L. TSEHELSKY. La Russie tsariste opprime les peuples.

En turc.

Dr L. TSEHELSKY. L'Ukraine, la Russie et la Turquie.

En italien.

Prof. Dr E. RUONITSKY. L'Ukraine et les Ukrainiens.

En tchèque.

H. BOTCHKOVSKY. L'Ukraine et la question ukrainienne.

LA REVUE UKRANIENNE

Mensuel édité par ARTHUR SEELIEB.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : CHEMIN DE MORNEX, 17

ABONNEMENT. — *Suisse* : 12 mois 20 fr. ; 6 mois 12 fr. ; 3 mois 7 francs.

Etranger : 12 mois 24 fr. ; 6 mois 14 fr. ; 3 mois 8 fr. 50.

Prix d'un numéro : 2 fr. — Prix des annonces à convenir avec l'Administration.

Téléphone 43 92. — Compte de chèques II.906.

Sommaire : A. Seelieb : A ceux qui m'en veulent. L'Ukraine et les Ukranien. —
A. Seelieb et le Dr M. Lozinski : Le maître et son disciple. — Viatcheslav
Potapenko : Dans les nouveaux nids. — Revue des Revues. — Bibliographie. —
Chronique. — Documents.

A ceux qui m'en veulent.

Ils sont nombreux ceux qui m'en veulent d'avoir fondé la *Revue*, et je crois avoir compris leur raisonnement. Voici à peu près ce qu'ils se disent : La *Revue* est contre la Russie, donc aussi contre la France et pour l'Allemagne : la *Revue* est par conséquent à la solde de l'Allemagne, ce n'est qu'un des moyens dont se sert celle-ci pour travailler contre les Alliés.

Parmi ceux qui parlent ainsi, il y a des personnes qui ne savent ni qui j'ai toujours été, ni qui je suis actuellement ; à ceux-ci je me contenterai de dire qu'ils se trompent et qu'ils sont injustes envers moi sans le vouloir.

D'abord, je ne suis à la solde de personne, parce que, depuis longtemps déjà, j'ai juré de ne servir qu'un seul maître et ce maître c'est ma conscience et mon idéal de fraternité des peuples. Ainsi je ne suis pas même à la solde des Ukranien pour lesquels je lutte et le jour où ils voudraient voir en moi autre chose qu'un ami je les quitterais.

Je n'en veux pas au peuple russe ; bien plus, j'affirme carrément qu'il m'est plus cher qu'à ceux qui ne se souviennent de lui qu'entre deux festins ou lorsque *Hannibal est ante portas* ! Mais est-ce ma faute si, en parlant de l'Ukraine, de la Pologne, de la Finlande, et du peuple russe

lui-même, un démon méchant étouffe toutes les paroles amicales à l'adresse de la Russie par ce cri terrible : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Je n'ai jamais caché mes sentiments d'estime profonde et d'admiration pour la France et l'esprit français et je sais ce que je lui dois ! aussi, c'est un non-sens de croire que jamais je pourrais vouloir du mal à la France et encore moins lui nuire par des faits.

Enfin si, dès la déclaration de la guerre, j'ai exprimé à tous mon épouvante de voir la Russie victorieuse, quels que soient ses ennemis ou ses alliés, c'est que la victoire russe aurait été un malheur pour les peuples opprimés, pour le peuple russe y compris, et pour l'humanité. Ce n'est que du moment où elle fut frappée que la Russie se souvint de ses peuples. Pour la première fois la Douma entendit des paroles qui, il y a quelques semaines encore, auraient conduit les orateurs en Sibérie ; pour la première fois on osa prononcer publiquement, dans l'assemblée représentative, le nom de l'Ukraine.

Pour finir, je remarquerai que mes accusateurs, sans y songer peut-être, emploient une double mesure. Je ne citerai qu'un cas frappant. Lorsque, il y a quelque temps, un Allemand publia son livre « J'accuse », quel cri d'admiration toute la presse française ne poussait-elle pas à l'adresse de ce « brave, vaillant, héroïque, noble, etc. » patriote qui osa s'attirer la haine du peuple allemand pour dire la vérité. C'était un acte noble, parce qu'il était au profit des Alliés. Et personne ne dit un mot de ce que cet auteur pouvait être à la solde de la France. Aujourd'hui, parce que j'osai élever la voix non pas pour critiquer la France, ni même la Russie, mais pour défendre les droits les plus justes d'une nation, on n'hésite pas à s'attaquer à mon honneur, sans aucune preuve ni raison.

Il semble que le démon de la guerre, non content d'avoir ravagé la terre, s'est proposé de détruire l'homme lui-même, en arrachant de son cœur les nobles sentiments de justice et de pitié, en précipitant les savants et les poètes mêmes, ces flambeaux de l'humanité, dans l'aveuglement de la haine et dans la boue de la calomnie comme s'ils voulaient prouver les paroles de Schiller : « Mais la plus grande horreur parmi toutes c'est l'homme dans sa furie. »

* * *

Je n'en veux pas à ceux qui lancent des accusations contre moi ; mais je garde rancune à certains de mes amis, en Suisse et en France, dont l'attitude me remplit d'amertume. Comment, eux qui me connaissent depuis dix ans personnellement, qui connaissent mon passé, ont-ils pu douter de moi ? Lorsque, il y a bien des années, je commençai la propagande pour l'Ukraine avec mes propres et faibles ressources, est-ce qu'alors j'étais aussi à la solde de l'Allemagne ou contre les Alliés ? Non, alors aussi bien qu'aujourd'hui je ne pensais qu'à l'Ukraine, alors comme

aujourd'hui mon but n'était pas d'attaquer la Russie, mais c'était le désir de répandre la vérité, comme en peut témoigner le compte-rendu de ma conférence sur le chant de l'Ukraine, paru dans la *Tribune de Lausanne* :

« Le conférencier eut aussi le mérite, plus rare encore, de citer des faits et non des fantaisies historiques, et, avec une délicatesse dont nous lui savons gré d'omettre les faits concernant la Russie, qu'avec son grand amour pour l'Ukraine, il aurait dû fatalement dénaturer. »

La *Revue Ukrainienne*, elle aussi, je le répète, n'a d'autre but que de renseigner sur l'Ukraine ; mais elle veut renseigner exactement et si ces renseignements témoignent toujours contre la Russie, ce n'est certes pas ma faute. Et je l'édite non pas pour plaire aux Allemands, mais dans le seul intérêt de la justice, de l'Ukraine et de l'humanité.

Rassurez-vous ; je n'ai rien à cacher, il n'y a derrière ma Revue rien qui soit indigne de vous et de moi, ni au point de vue moral ni comme calcul financier. J'ai trouvé l'appui des Ukranien sur lequel je comptais lors de la fondation de la *Revue* et plus d'abonnés que je ne prévoyais en Europe. C'est tout.

Nos convictions politiques peuvent différer, mais cela ne devrait pas nous empêcher de défendre une cause qui est juste.

A. SEELIEB.

L'Ukraine et les Ukraniens.

(suite)

L'anthropologie. On a souvent mis en doute la valeur des données anthropologiques pour caractériser une race ou un peuple. Cette réserve nous semble fondée vis-à-vis des peuples de l'Europe occidentale parce qu'ils sont vraiment trop mêlés entre eux pour qu'il soit possible de retrouver chez tous les traits considérés autrefois comme typiques pour l'un d'eux ; il n'en est pas de même pour les Ukraniens qui, dans une époque très reculée, s'étaient sans doute mêlés, eux aussi, avec d'autres peuples, mais qui depuis très longtemps déjà n'entraient plus, avec aucun d'eux, en des relations qui leur auraient permis de se mélanger avec lui. Le plus souvent ces peuples étaient si peu nombreux qu'ils étaient bientôt noyés dans la mer ukrainienne ; souvent, comme dans leurs rapports avec les Polonais, c'était l'esprit de castes qui rendait une alliance quelque peu difficile sinon impossible. (L'élément polonais en Ukraine fut pendant longtemps représenté presque exclusivement par la noblesse, tandis que les Ukraniens sont un peuple de paysans ; or, nulle part les préjugés de castes n'étaient plus forts que chez les Polonais et il est bien difficile de s'imaginer un seigneur polonais épousant une paysanne.) Mais toujours ces peuples entraient en contact avec les Ukraniens en ennemis — ennemis mortels — ce qui n'était certes pas fait pour faciliter les alliances. Toujours est-il que les Ukraniens sont restés presque sans mélange avec d'autres peuples, qu'ils représentent donc un type pur, le plus pur parmi les Slaves, et que par conséquent les données anthropologiques, sans importance pour les peuples mêlés, constituent chez les Ukraniens d'importants traits nationaux.

Les voici : une haute taille, de larges épaules, une forte che-

velure, une tête arrondie avec un visage allongé, un large front, des yeux foncés, un nez droit et de petites oreilles.

	Taille			Largeur de la poitrine, en " de la longueur du corps	Longueur des jambes, en " de la longueur du corps	Longueur des bras, en " de la longueur du corps	Crâne		Index du nez	Visage		Couleur des cheveux et yeux		
	Moyenne, cm.	Sont plus hauts que la moyenne, " "	Sont plus bas que la moyenne, " "				Forme, index	Hauteur		Largeur	Index	Clair	Moyenne	Foncé
Ukraniens	167	55 " "	47 " "	55.04	53.0	45.7	83.2	70.3	67.7	180	78.1	30.5	35	35
Polonais	165,1	51 " "	40 " "	54.11	52.1	45.7	82.1	—	60,2	181	70.3	35	40	10
Autrichiens	165,7	—	—	53.84	51.7	45.1	85.1	60.1	60,2	180	70.2	—	—	—
Russes	165,7	51 " "	40 " "	52.18	50.5	40.0	82.3	70.1	68.5	182	76.7	37	41	22

De l'examen attentif du tableau ci-dessus, il résulte qu'en effet les Ukranien diffèrent sous ce rapport-là sensiblement de leurs voisins. Cette différence a été constatée par tous les savants qui ont étudié cette question. Deniker, par exemple, frappé par cette différence, affirme que les Ukranien appartiennent à la race « adriatique », tandis que les Polonais et les Russes font partie de la race de la Vistule. C'est peut-être aller trop loin. Mais cette différence M. Niederle lui-même la reconnaît, lui qui nie l'existence d'un peuple ukrainien, qui parle des « Russes autrichiens en Galicie », et dont certains livres ont été pendant longtemps, pour les Français, la Bible slave, la source la plus en vue des informations sur les Slaves. M. Niederle donc écrit entre autres choses ¹, en parlant de l'accroissement des Russes : « La proportion n'est pas la même dans les diverses régions. Celles où l'accroissement est le plus considérable sont la Nouvelle Russie, la Russie Blanche et la *Petite-Russie* ². Celles où il est le plus faible sont la région baltique et la moscovite. » Et plus loin : « Cette différenciation des types est confirmée en partie par la méthode anthropologique. Les Petits Russes du midi se distin-

¹ Lubor Niederle : *La Race slave*. Traduit par Louis Léger, Félix Alcan, Paris, 1911.

² C'est nous qui soulignons.

guent en effet des Russes Blancs et des Grands Russes, non seulement par la chevelure et la barbe, mais par la constitution même du corps. Ainsi, nous trouvons au midi plus de brachycéphales, des teints plus foncés, des tailles plus élevées que chez les Grands Russes et les Russes Blancs... » Et encore plus loin : « Tous ces groupes, grands et petits, diffèrent les uns des autres. Mais aucune différence n'est plus accusée que celle des Grands Russes et des Petits Russes. »

« Les anthropologistes, écrit-il plus loin, ont traité la question d'une façon plus scientifique en signalant les différences considérables qui existent entre les Grands et les Petits Russes. Les Petits Russes sont en grande partie brachycéphales et de teint brun, tandis que les Grands Russes sont généralement de teint clair ; on démontre en même temps que ce type brachycéphale foncé est le pur type slave (Volkov, Tylor). »

Cette théorie, que M. Niederle n'accepte pas, ferait des Ukrainiens les vrais représentants du slavisme. En tout cas il est incontestable que le type ukrainien, au point de vue anthropologique, est un type tout à fait à part et qu'il n'est plus admis pour qui sait raisonner qu'on puisse prendre les Ukrainiens pour des Russes.

III

La langue.

Remarques générales. — Il serait difficile de s'imaginer un cas où les idées les plus erronées soient si profondément enracinées que celles qui concernent la langue ukrainienne. En effet, on accepte comme thèse incontestable cette affirmation que la langue ukrainienne n'est qu'un dialecte de la langue russe, et qu'elle lui ressemble énormément. L'exactitude apparente de ce fait et d'autres circonstances, dont nous parlerons plus loin, ont trompé les savants mêmes, parmi lesquels nous trouvons des linguistes de grande valeur, comme Jagitch, Vondrak, Leskien et d'autres. Vondrak¹ écrit : « Au point de vue philologique on ne peut plus douter, en se basant sur les traits caractéristiques cités plus haut qu'elle (la langue ukrainienne) doit être considérée comme un patois

¹ W. Vondrak : *Slavische Grammatik*, Göttingen, 1900, p. 7.

russe ». Jagitch ¹ reconnaît la légitimité de l'existence et du développement de l'ukranien tout aussi bien que par exemple le provençal existe à côté du français, mais il parle, lui aussi, de trois dialectes russes. Du reste, la comparaison de l'ukranien avec le provençal suffit pour prouver combien ce vénéré linguiste s'était trompé sous ce rapport.

Il est vrai que, d'autre part, il y a eu aussi des savants non moins compétents qui disaient le contraire. Miklosich ² a écrit : « Dans le domaine de la science il faut considérer le petit-russien comme une langue à part et non comme un dialecte du russe ». Et voici ce qu'en pensait Schleicher ³ : « Il ne faut pas considérer le ruthène comme un dialecte du russe, mais comme un idiome apparenté au russe et aux autres idiomes slaves. On distinguait le russe et le petit-russien déjà au XI^e siècle ». Et pour citer aussi un livre français, Hovelacque ³ dit : « Le ruthène, également appelé rusniaque et petit-russe, n'est pas un dialecte du russe, bien qu'il s'en rapproche plus que de tout autre langue slave ».

Malgré cela, pour tous, savants et laïques, c'est un fait que le ruthène est un patois russe. D'où vient-il ?

C'est parce que les Ukranien ont eu la malchance de se voir privés non seulement de la liberté politique mais même de leur nom que les Russes se sont appropriés. Ainsi tout ce qui était autrefois ukranien a navigué depuis lors sous le pavillon russe. Tout devient russe : Nestor, le Chant d'Igor dans la littérature, le duché de Kiev et le reste dans l'histoire.

De même, la langue ukranienne devint un dialecte russe. Les savants qui ont étudié la philologie slave étaient donc tout naturellement poussés à établir des rapports plus ou moins rapprochés entre le russe et son dialecte et n'ont jamais eu l'idée d'établir le bilan entre l'ukranien et les autres langues slaves. Ce n'est que tout dernièrement qu'on a su sortir de ce cercle vicieux, et tout à coup la question prit un tout autre aspect. Aujourd'hui on est arrivé à constater que d'une part *il y a des langues slaves*

¹ *Die osteuropäischen Literaturen und die slavischen Sprachen*, Berlin-Leipzig, 1908, p. 18-19.

² Les deux citations sont empruntées à l'article de M. Ohonovsky dans la brochure : *Die ukrainische und russische Sprache*, Wien, 1914.

³ *La linguistique* de Abel Hovelacque, Paris, Schleicher frères, 4^e édition, p. 371.

qui se rapprochent du russe plus que l'ukrainien et que d'autre part l'ukrainien est plus proche du serbe que du russe.

Rapport de l'ukrainien aux autres langues slaves. Nous remarquons tout d'abord que l'ukrainien est très nettement séparé du russe. Au point de vue de la grammaire, le russe n'a pas de *b* (aspiré), il est remplacé en russe par le *g* (dur); le *e* et le *i* mouillent la consonne précédente en russe, non en ukrainien; en russe le *o* penche vers le *a*, en ukrainien vers le *u*, etc. De même, dans le domaine de la lexicologie, la différence est nette: il y a nombre de mots qui ont une toute autre signification en russe et en ukrainien (nedila: en russe = semaine, en ukrainien = dimanche); il y a d'autres mots qui n'existent qu'en ukrainien (l'œil = en russe glaz, en ukrainien oko).

Dans leur grammaire ukrainienne, MM. Smal-Stockyj et Theodor Gartner¹ ont eu l'idée de rassembler les traits caractéristiques de différentes langues slaves en 43 groupes. De la comparaison de 120 traits il résulte que *le russe est séparé de l'ukrainien par 65 traits; que l'ukrainien se rencontre avec le russe dans 9 groupes, avec le serbe dans 10 et que l'ukrainien n'a pas plus de traits communs avec le russe que n'en a le polonais ou le tchèque.*

Ce sont des faits irréfutables qu'aucune mauvaise volonté ne saura nier. Il faut du reste reconnaître que même les philologues russes ont reconnu ce fait que la langue ukrainienne est une langue à part et qu'ils réclament pour elle le droit d'être traitée comme telle. A ce sujet, nous reproduisons, en abrégé, l'opinion de l'Académie des sciences à Saint-Petersbourg².

Lorsque le Comité ministériel russe se réunit à Saint-Petersbourg vers la fin de l'année 1904 (début de 1905 en notre style), pour s'occuper d'une nouvelle loi sur la presse, il traita aussi la question des édits impériaux du 18 (30) mai 1876 et du 8 (20) octobre 1881, qui apportaient les plus grandes entraves au développement de la langue ukrainienne.

Le Comité ministériel décida de s'adresser avant tout à l'Académie impériale des sciences à Saint-Petersbourg, en la priant de

¹ *Grammatik der ruthenischen (ukrainischen) Sprache*, von Stephan von Smal-Stockyj und Theodor Gartner. Wien, 1913. Buchhandlung der Szweczenko-Gesellschaft der Wissenschaften in Lemberg.

² Dans son rapport officiel sur la suppression des entraves apportées aux imprimés petits-russiens, Saint-Petersbourg, 1905.

faire connaître son opinion officielle à ce sujet. L'Académie choisit dans son sein une Commission spéciale chargée de s'occuper de cette question : le président en était M. Th.-E. Korsch et les membres MM. A.-C. Famyntsyn, W.-W. Zalensky, F.-Th. Fortunatow, A.-A. Schakhmatov, A.-L. Lapo-Danilewsky et C.-Th. Oldenburg.

Le rapporteur principal fut Schakhmatow : à côté de lui mentionnons encore Korsch. La Commission rédigea un mémoire, où, après une introduction consacrée spécialement à l'évolution de la langue et de la littérature ukrainiennes à partir du XI^e siècle, elle s'exprime de la façon suivante :

« Avons-nous vraiment le droit de parler d'une langue « russe commune ? » Il est hors de doute que les ancêtres des Grands-Russiens et des Petits-Russiens se servaient autrefois d'une seule langue : c'est cette langue, qui ne nous est pas parvenue par des documents écrits et qui n'a été réformée qu'après coup et par hypothèse, qu'on appelait en science linguistique une « langue russe commune ».

« Ce n'est cependant pas cette langue-là qu'entendent ceux qui cherchent à opposer la langue petite-russienne à la langue « russe commune ».

« Déjà dans l'époque préhistorique la langue « russe commune » présentait dans différentes branches certaines particularités dialectologiques, qui nous autorisent à faire la supposition que de tous les temps le tronc russe était divisé en trois branches : le groupe russe septentrional, le groupe russe central et le groupe russe méridional. Ainsi qu'un de nos membres, l'académicien Sobolewsky l'a pour la première fois prouvé : les documents linguistiques de notre vieille littérature du XI^e et du XII^e siècles présentent une série de caractères spéciaux et typiques de la langue petite-russienne ; se basant sur ces constatations on en arrive à la conviction certaine que les dialectes russes méridionaux (petits-russiens) différaient en beaucoup de points tant des dialectes russes centraux que de ceux de la Russie septentrionale et cela déjà dans la période ante-tartarique.

« Même la réunion politique des tribus russes du X^e et du XI^e siècles, ne purent effacer ces différences : au contraire la division des pays russes en petites principautés, l'accroissement du nouveau centre politique dans le bassin de l'Oka, un affluent du Volga, la décadence de Kyew dans la deuxième moitié du XIII^e

siècle, tout cela contribue beaucoup à la séparation de la Russie occidentale. et l'invasion des Tartares consomma cette séparation d'une manière définitive.

» Plus tard, à l'intérieur des frontières de l'Etat russe-lithuanien, les tribus russes méridionales trouvent des conditions favorables pour se rapprocher d'autres tribus russes, spécialement de cette branche occidentale des tribus de la Russie centrale, qui servit de base à la nation de la Blanche-Russie. La branche orientale des Russes-moyens, par contre, réunie aux tribus du nord de la Russie, par l'influence de Moscou, forme avec elles une partie de la nationalité grande-russienne.

» Ce ne sera que la colonisation postérieure, des XVII^e et XVIII^e siècles, qui rapprochera les tribus grandes et petites-russiennes établies dans les bassins du Sejm, du Donetz et du Don.

» Ainsi donc la distinction de la Russie méridionale-occidentale (Petite-Russie) d'avec le territoire habité par les Grands-Russiens est dû à des circonstances historiques; c'est là aussi ce qui explique les différences réelles entre les deux langues, petite-russienne et grande-russienne.

» La vie historique ne forma pas une langue commune de ces nationalités; au contraire, ces particularités dialectiques que nous avons déjà constatées chez les ancêtres des Petits-Russiens et des Grands-Russiens tout au début de leur période historique ne firent que s'accroître encore. Il nous paraît évident qu'on ne saurait appeler la langue vivante grande-russienne, telle que la parle le peuple à Moscou, Ryazan, Jaroslaw, Archangelsk, une langue russe commune par opposition à la langue petite-russienne de Poltawa, Kyew ou Lemberg.

» N'aurions-nous, par contre, pas quelques raisons d'appeler notre langue écrite une langue russe commune?

» N'est-elle pas le résultat des efforts de toutes les nations russes, ne reflète-t-elle pas les caractères spéciaux de tous les dialectes russes? Si nous nous en rapportons à l'opinion maintes fois exprimée par des publicistes, les Petits-Russiens ont beaucoup contribué à la création et au développement de notre langue littéraire.

» On juge généralement suffisant, pour démontrer la justesse de cette opinion, de parler de l'influence des auteurs et savants Petits-Russiens des XVII^e et XVIII^e siècles, tout d'abord sur l'or-

ganisation de la culture moscovite, puis sur les réformes de Pierre-le-Grand. Cette influence s'est en effet fait sentir sur notre langue littéraire, mais seulement d'une manière passagère. Les efforts de nos grands écrivains rapprochèrent la langue écrite de la langue populaire et rien n'a pu arrêter cette tendance qui eut pour résultat de faire de notre langue littéraire un idiome entièrement grand-russien, cela surtout vers la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle ; c'est ainsi que notre langue se vit débarrassée entr'autres de la prononciation petite-russienne, laquelle, suivant l'opinion de M. le professeur Budde n'était pas étrangère à la langue de Lomonossow et de Sumarokow.

» La langue écrite grande-russienne, dont le fond est un mélange bigarré d'éléments slaves ecclésiastiques (dans son vocabulaire et en partie dans sa grammaire) avec les éléments de la langue vivante des tribus grandes-russiennes, eut de plus en plus, disons à partir du XIV^e siècle, l'aspect d'une langue populaire.

» Son évolution dans ce sens ne fut arrêtée que deux fois : pour la première fois au XV^e siècle lorsqu'elle eut à subir l'épreuve d'autres éléments slaves, qui s'introduisirent avec les savants serbes et bulgares venant du sud slave ; pour la deuxième fois au XVII^e siècle, lorsqu'elle fut imprégnée des particularités de la langue petite-russienne écrite. Mais l'élément grand-russien l'emporta les deux fois. C'est pourquoi l'on doit considérer notre langue écrite, la langue des gens cultivés et celle de notre littérature, comme une langue entièrement grande-russienne. Nous ne voyons pas pourquoi l'on appellerait la langue ukrainienne, une langue russe commune, car elle n'est pas un amalgame dans lequel seraient représentés même inégalement les caractères spéciaux de tous les dialectes russes vivants.

» Il faut reconnaître cependant que notre langue grande-russienne a acquis une grande importance au point de vue russe ; ce qui l'explique en grande partie c'est qu'elle est devenue *ipso facto*, langue d'Etat, ce fait dépendait de l'essor de la nation grande-russienne au point de vue de la civilisation ainsi que du développement de sa littérature et de ses écoles. Les réformes de Pierre-le-Grand qui avait rapproché la Russie de l'Occident, augmentèrent en même temps l'importance des centres de la Grande-Russie, Moscou et Pétersbourg, et firent participer la Grande et la Petite-Russie à la vie commune. La Petite-Russie n'avait rien à opposer

à cette civilisation-là, qui, grâce à Pierre, se répandit comme un torrent irrésistible dans tout les pays russes réunis par les czars de Moscou. Par suite de cela, la langue grande-russienne s'avança vers le sud, et pénétra dans le territoire petit-russien du Dniepre. La langue littéraire petite-russienne est basée sur deux langues littéraires, la langue slave ecclésiastique et la langue russe occidentale, qui était à son tour pénétrée d'éléments polonais ; elle se rapprochait beaucoup moins de la langue populaire, que ne le faisait la langue littéraire grande-russienne ; c'est là ce qui explique sa destinée vers le milieu du XVIII^e siècle ; elle est oubliée et et recule sans lutte devant la langue grande-russienne.

» Le progrès de la culture et de l'instruction dont il a été question plus haut se manifeste par le recul de la langue littéraire devant la langue grande-russienne. Cet essor provoque la naissance d'éléments qui dans l'époque antérieure étaient pour ainsi dire restés dans l'ombre et n'avaient joué aucun rôle. Le Grand-Russien tient tellement à une éducation et à une culture laïques, qu'il ne saurait plus se contenter de ce que l'instruction ecclésiastique offrait à ses aïeux, instruction qui ne satisfaisait point aux besoins d'un homme pensant et sentant ; et ce que la langue littéraire de l'Eglise, qui n'avait plus rien de commun avec sa langue maternelle, pouvait lui offrir était absolument insuffisant pour lui.

» Avec la culture laïque, la littérature, sans cesser pour cela de satisfaire aux besoins matériels et religieux, permit au Grand-Russien d'exprimer ses idées et ses sentiments en des formes inconnues de ses ancêtres. C'est cette circonstance-là qui, avant toute autre, rapprocha la langue écrite de la langue parlée, la langue littéraire de la langue dont on se sert pour exprimer ses pensées et ses sentiments de tous les jours.

» Nous avons pu constater combien rapidement la langue littéraire grande-russienne s'est dé faite, grâce justement à cette culture laïque, des éléments importés, de la prononciation étrangère et des mots inusités et rares. En Petite-Russie, où la langue littéraire petite-russienne était déjà oubliée et n'était plus en usage, cette civilisation laïque provoqua un autre phénomène, mais analogue au premier, la langue vivante vulgaire devint langue littéraire.

» Le Petit-Russien ne peut s'empêcher d'exprimer ses idées par écrit, mais il n'a pas d'autre moyen pour cela, que de les exprimer

dans son dialecte habituel, car, la langue littéraire grande-russienne est pour lui une langue étrangère et ne peut être l'expression de sa langue, d'ailleurs le grand-russien ne saurait et ne doit pas être pour lui l'égal du petit-russien. Les réformes de Pierre-le-Grand introduisirent en Russie la civilisation laïque; résultat, d'une part la langue littéraire grande-russienne devint semblable à la langue vulgaire, et d'autre part, la langue vulgaire des Petits-Russiens devint la langue de la nouvelle littérature petite-russienne. Ne pas admettre l'exactitude et la légitimité d'un pareil résultat, signifierait que le Petit-Russien n'a pas été touché par la civilisation laïque; cela voudrait dire en outre, qu'au Nord, à Moscou à Pétersbourg la civilisation mondaine rapprocha la langue vulgaire et la langue littéraire, en accordant la prédominance à la première tandis qu'au contraire dans le Sud, à Kiev cette même civilisation mondaine n'aurait fait que remplacer l'ancienne langue littéraire par une langue nouvelle, encore plus différente de la langue du pays.

» L'origine naturelle de la langue littéraire petite-russienne explique aussi tout son développement. Ainsi que nous l'avons vu, c'est la langue vivante, employée dans tout le pays, qui est à sa base, c'est la langue de la conversation employée par les gens cultivés de la Petite-Russie, gens qui ont été élevés dans des milieux tout différents de ceux de la Grande-Russie.

» Les intellectuels petits-russiens adoptèrent tant au XVIII^e qu'au XIX^e siècle la culture polonaise, que ni Moscou, ni Pétersbourg ne réussirent à supprimer, bien que les Ukraïniens aient aussi ressenti assez fortement l'influence des éléments de la culture grande-russienne supportée par le fait qu'ils avaient la même croyance religieuse et de mêmes intérêts généraux.

» C'est là ce qui explique qu'il se trouve dans la langue parlée des gens cultivés de la Petite-Russie, langue qui au début du XIX^e siècle deviendra une langue littéraire, — des mots et des tournures empruntés au polonais et au grand-russien bien que la base de la langue soit petite-russienne. Il est assez probable qu'à l'avenir aussi ces deux langues littéraires surnommées la polonaise et la grande-russienne seront une des sources servant à enrichir la langue littéraire petite-russienne. Il n'y a là rien que de très naturel.

» Chaque langue littéraire cherche à s'enrichir en empruntant des éléments étrangers (les éléments empruntés aux langues de

l'Europe occidentale qui se trouvent dans notre langue grande-russienne prouvent que même des langues littéraires arrivées à un très grand développement ne sauraient se préserver d'influence étrangère). Cette influence des langues avoisinantes est absolument inévitable lorsque ces langues sont parlées par des nations ou des races apparentées ; tel fut le cas de l'influence de la langue littéraire tchèque sur la polonaise, et c'est en vain que les puristes polonais combattirent l'influence grande-russienne ; de même la langue slovène contient un grand nombre d'éléments serbo-croates ; la langue bulgare elle aussi est remplie d'éléments grands-russiens. Aussi n'était-il pas possible à la langue ukrainienne de se préserver de toute influence grande-russienne et polonaise.

» C'est plutôt un signe de force et de résistance d'une langue que de savoir utiliser des mots empruntés à des langues étrangères, de ne point avoir peur de cette sorte d'enrichissement ; une langue littéraire cherchera de plus en plus à pouvoir exprimer toutes les pensées et toutes les idées des hommes dans quelque domaine que ce soit. »

(*A suivre.*)

Le maître et son disciple.

A l'occasion de la mort de *Michel Pavlyk* et du 20^{me} anniversaire de la mort de *Michel Dragomanoff*.

I

MICHEL DRAGOMANOFF

par A. Seelieb.

Par une coïncidence curieuse, l'année 1915 qui révéla l'Ukraine à l'Europe est la vingtième depuis la mort de Dragomanoff, qui fut le forgeron de la jeune Ukraine; elle est en même temps la date de la mort de Michel Pavlyk qui, avec M. le Dr Franko, fut le plus ardent disciple de Dragomanoff et l'apôtre de ses idées en Galicie: voilà assez de raisons me semble-t-il, pour justifier au coup d'oeil sur l'activité de ces Ukranien.

On a tort de placer le grand tournant de l'histoire ukrainienne à la date de l'apparition de l'« Enéide » de Kotlarevsky; il y eut alors, il est vrai, un grand réveil, mais un réveil de *l'ancienne vie* de l'Ukraine et cette période n'était que la clôture de la première grande époque où en réalité l'Ukraine ne vivait point, mais où elle végétait isolée du reste de l'Europe, inconsciente de sa force et de sa valeur ou tout au moins de ses droits et des moyens à employer pour les conquérir. Elle ne savait ni où elle devait aller ni comment elle pouvait y parvenir.

C'est dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que commença pour l'Ukraine une nouvelle grande époque, dont les représentants typiques sont les Franko dans la littérature et dans la critique, les Hrouchevsky dans l'histoire, les Roudnitsky dans la géographie, les Stotsky dans la philologie, les Lozinski dans le journalisme et au berceau de laquelle nous apercevons son initiateur, la grande

et noble figure de Dragomanoff. L'époque de l'Ukraine *nouvelle*, Ukraine européenne, commence. Sortie de son isolement et du cercle de nationalisme étroit, débarrassée du romantisme sans but et sans moyens, pénétrée de grandes idées européennes, consciente du but et des moyens pour y parvenir, en basant ses droits sur les résultats de la science moderne : historique, ethnographique, anthropologique et politique — la jeune Ukraine est entrée, dans la famille des peuples européens non plus en peuple mendiant, mais en peuple qui réclame sa place au soleil et non seulement pour brandir des lambeaux d'idées dérobées à l'Europe, mais pour y apporter les siennes.

Cette évolution de l'Ukraine se fit très rapidement : il y a dès moments dans la vie des peuples où ceux-ci marchent à pas de géants, où les idées les plus révolutionnaires d'hier sont dépassées aujourd'hui et seront reléguées dans les archives de la pensée demain. Il en est ainsi pour le créateur de la Jeune Ukraine, Dragomanoff. Il ne reste presque rien de ses idées, si nouvelles de son temps que l'anathème fut proclamé contre lui non seulement par la Russie mais en partie par les Ukranien eux-mêmes.

Vingt ans après sa mort, l'étude de ses idées — comme par exemple de celles de Kostomaroff — reste intéressante et indispensable pour un historien ou un publiciste ; pourtant aucune de ses idées, qui manquent de vérité historique et où les calculs, la prévision pour l'avenir sont erronés, ne peut être appliquée dans le travail positif.

Mais ce qui reste de grand et de durable, non seulement pour l'Ukraine, mais aussi pour l'humanité, chez Dragomanoff, c'est l'initiative, c'est la formation des esprits qui l'ont suivi et dépassé et qui, avec Franko, un Lessing ukranien, et quelques autres à la tête, mènent la Jeune Ukraine vers l'idéal indiqué par Dragomanoff, l'idéal du progrès.

* * *

Michel Dragomanoff (1841-1895) débuta déjà comme étudiant à l'Université de Kiev (1859) en organisant des cours pour la grande masse de la population ukranienne de la ville. Depuis, il propagea ses idées dans beaucoup de publications et d'articles et



jeune fille ukrainienne.



Un vieillard ukrainien
(Kharkoff).





Paysans ukraniens (Bukovine).

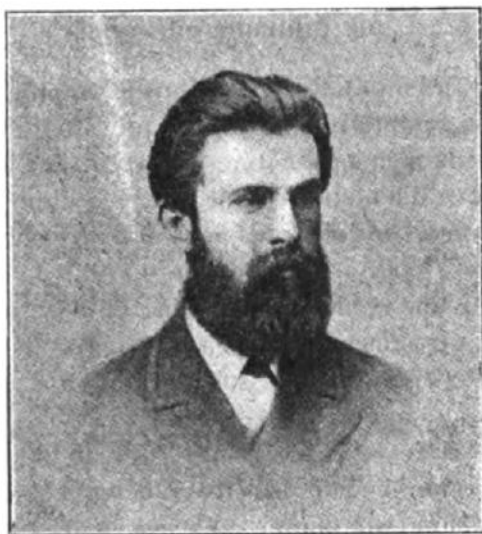


du haut de sa chaire de professeur à l'Université. Cette activité déplaisait au gouvernement russe. Privé de son poste de professeur (1873-1875) et de la possibilité de répandre ses idées en Russie, il s'en vint à Genève où il édita la revue *Hromada* (1878-1882) et publia nombre de livres et de brochures, soutenu par quelques patriotes, mais vivant dans les plus grandes privations. Ce n'est qu'en 1889 qu'il fut appelé à la chaire d'histoire à l'Université de Sofia qu'il occupa jusqu'à sa mort.

. . .

Pour comprendre la genèse et l'essence des théories de Dragomanoff, il faut le replacer dans le temps et le milieu où se formèrent ses idées.

« Ce milieu, dit Franko dans un article sur Dragomanoff, c'était la classe intellectuelle ukrainienne, en partie russifiée,



MICHEL DRAGOMANOFF
1841-1805

de l'est du Dniepre. D'anciennes traditions cosaques s'étaient ici, déjà depuis le commencement du XIX^e siècle, mêlées au libéralisme de l'Europe occidentale. Il y avait là le républicanisme français avec sa méfiance de l'autorité de l'Etat et de l'Eglise ; il y avait aussi le criticisme russe avec sa méfiance de l'organisation sociale de la Russie et le reste de l'autonomisme cosaque qui se méfiait lui aussi de la centralisation moscovite ».

A ces idées s'ajouta plus tard la sympathie pour les frères paysans éveillée par des poètes comme Chevtchenko. Si bien que l'émancipation des paysans se trouve à l'ordre du jour vers le milieu du XIX^e siècle. Cette préoccupation romantique et philanthropique plutôt que sociale relègue à l'arrière-plan la question des nationalités. C'est alors qu'est né le slavophilisme, enfant mort-né qui rêvait d'unir en une famille les frères slaves.

Elevé dans ce milieu, Dragomanoff lui aussi était pénétré de

ces idées qui s'entrecroisaient ; mais il réussit à les démêler, à s'en faire presque un système ; il y arriva parce qu'il fut le premier à appliquer à toutes les questions la méthode européenne de critique comparée.

La première conviction qui résultait de l'étude comparée de l'histoire, ce fut pour lui la foi ferme au progrès de l'humanité, qui non seulement améliore la vie physique des hommes, mais encore l'âme humaine elle-même

« Le progrès scientifique et le progrès des arts (belles-lettres, peinture, sculpture et musique), qui est étroitement lié avec le premier, améliorent même la nature spirituelle de l'homme. Plus on avance, plus on trouve d'hommes qui se fixent comme idéal de leur vie d'atteindre la vérité ou de créer quelque chose de beau et sont prêts même à souffrir la misère pour arriver au but. On dit de belles personnes qu'elles vivent de la tête et non de l'estomac et il est évident qu'elles sont supérieures aux personnes ordinaires et que par leurs œuvres elles élèvent tout le genre humain au-dessus de l'ancienne existence, plus rapprochée de la bête.

« Les sciences, l'art, l'habitude de penser à la vérité, le sentiment de la beauté rendent les êtres différents et meilleurs, plus justes, les induisent à ne pas penser qu'à eux, mais à autrui, font prospérer les mœurs et la justice sociale. De plus on trouve des hommes prêts à souffrir pour organiser la justice, améliorer le sort du prochain et qui en même temps n'attendent aucune récompense ni dans ce monde ni dans l'au-delà.

« On n'a qu'à lire les livres et les journaux, qu'à regarder autour de soi pour voir pas mal d'enfants de nobles et de richards qui pourraient vivre dans le luxe, s'ils n'avaient pensé qu'à eux, mais qui ont souvent faim et froid parce qu'ils pensent aux pauvres et aux opprimés, travaillent à leur éducation, luttent pour étendre leurs droits, etc. Tout cela se nomme progrès de l'humanité dans la nature même de l'homme.

« Ce progrès de l'humanité conduit au progrès entre peuples et dans l'organisation politique et sociale. Quand nous comparons les relations antiques et actuelles entre les peuples européens, la première chose qui nous frappe c'est que dans l'antiquité et au moyen âge on était constamment en guerre. Avant l'empire romain, et depuis, au moyen âge, non seulement de peuple en peuple, d'Etat à Etat, mais même de seigneur à seigneur, de ville à ville on guerroyait sans fin et l'on détruisait le bas peuple.

« Dans les temps modernes, les Etats seuls guerroyaient, les guerres particulières ont cessé. Depuis presque un siècle en Europe les petits Etats ne connaissent presque plus la guerre et même les grands Etats ne

font plus la guerre que rarement. De plus le caractère de la guerre a changé : il est interdit par consentement mutuel de tuer les non combattants, de détruire pour détruire et, si cela se rencontre encore, cela est considéré comme une honte.

« Dans les milieux instruits on discute la question de faire résoudre tous les différends par des cours spéciales et, depuis vingt-cinq ans, il y a eu plusieurs exemples de questions semblables réglées par l'arbitrage, qui a empêché la guerre entre des nations européennes et américaines. Il est curieux d'entendre même les monarques des nations les mieux armées déclarer, en toutes occasions, même en face des armées, qu'ils désirent la paix et qu'ils ne conservent des armées que pour assurer cette paix. Et pourtant anciennement la guerre passait pour la profession la plus noble de l'homme. Chez des peuples sauvages un homme qui n'a pas tué n'a pas le droit de se marier et, chez les peuples les plus avancés, tout nouveau monarque devait se couvrir de gloire par une nouvelle guerre.

« A mesure que les guerres entre peuples diminuent, diminue aussi la possibilité qu'un peuple en asservisse un autre et par là l'asservissement des peuples disparaîtra tout à coup ou graduellement. En Europe nous voyons même que des peuples conquis depuis un siècle ont été délivrés et se sont organisés en Etats indépendants souvent avec l'aide d'autres peuples, parce que dans les milieux avancés en Europe s'est développée l'idée que chaque peuple doit être le seul et libre maître de son sort ¹. »

Le deuxième résultat de ces études était *l'idée évolutionniste*. Sans méconnaître l'importance des révolutions il croit fermement que ce progrès de l'humanité se réalisera par l'évolution.

« Les soulèvements peuvent commencer à éveiller l'esprit public, mettre fin à l'ordre ancien, ébranlé de tous côtés par d'autres moyens. Et on voit l'un et l'autre, par exemple, dans les soulèvements pour une cause si simple que la liberté de l'Etat et la fondation de l'Italie unie ; mais fonder un ordre nouveau et surtout économique et social, le soulèvement seul ne peut le faire. Même les organisations caduques, ruinées en particulier, économiques et sociales, reviennent inmanquablement le lendemain de la révolution s'il n'y a rien pour les remplacer et pour satisfaire d'une manière ou d'une autre les besoins économiques des hommes, et les gens n'attendent pas longtemps cette satisfaction. C'est ce qui est arrivé en 1848 et 1849, en France, lorsque pour la première fois dans une grande ville on essaya de renverser d'un coup l'ordre social, tandis

¹ *Le paradis et le progrès*, p. 55-56, de Michel Dragomanoff.

que les communistes les plus avancés n'avaient pas encore pensé à organiser cet ordre nouveau. C'est presque à cela que s'est arrêté le gouvernement insurrectionnel de la Commune de Paris, en 1871, qui ne changea presque en rien l'ordre public social, n'a pas détruit la propriété individuelle, ni les huttes, ni les fabriques, car il n'y avait à Paris que peu de personnes qui auraient supporté une proposition faite dans ce but. La Commune aurait dû établir un ordre nouveau d'abord à Paris, puis dans toute la France, sans laquelle Paris ne saurait vivre. La force de croissance d'un nouvel ordre social n'est donc pas dans une insurrection contre l'ancien régime, pas tant dans la destruction de l'organisme de l'Etat que dans le développement de la solidarité entre les gens, dans le changement des habitudes et des pensées humaines, dans toutes les communes d'un pays sinon dans tous les pays, dans toute une suite d'œuvre non politique mais communale et sociale, familiale et scientifique. »¹

Le premier facteur dans cette évolution, c'est, d'après lui, le progrès de la science et l'instruction de plus en plus profonde et large.

« Quand tous les hommes seront assez éclairés et quand tous auront des droits égaux dans l'Etat, alors la transformation de tout l'ordre social, de même que les relations internationales pour le bien égal de tous dépendront d'eux. »²

« En outre, l'opinion propre sur la manière de vivre des différents peuples, des plus sauvages aux plus civilisés, et aussi la lecture d'écrits sur la vie des hommes dans les siècles anciens et modernes, dans toutes les contrées — science qu'on appelle histoire — ont montré que mieux on vit, meilleur et plus intelligent on devient (sinon pour tous, du moins pour un certain nombre) et tout cela se fait grâce à l'expérience personnelle, la science émancipée. Il est vrai qu'en cherchant à arriver par l'expérience et l'esprit, on se trompe fréquemment et on souffre de nouvelles douleurs.

Mais qu'y faire? s'il est impossible d'arriver à la vérité autrement. Telle est la nature humaine que, même l'enfant, ne renonce jamais à l'expérience et ne peut distinguer, par exemple, ce qui est chaud de ce qui est froid avant de s'être échaudé les mains. »³

Mais quelle est la forme sociale et politique proposée par Dragomanoff?

Le premier élément créateur, c'est l'individu; il est le fonde-

¹ *Hromada*, I, pages 69-72.

² *Paradis et progrès*, page 61.

³ *Les dieux sont jaloux*. Brochure populaire, page 34.

ment de la société et de son évolution. De là résulte pour Dragomanoff un respect profond pour l'individu comme tel, pour ces convictions et ses exigences, de là la demande de liberté individuelle, de la liberté de croyances, de la parole etc.

Comme l'individu est le premier élément de la Société humaine, la commune en est la première organisation. Chaque commune devrait être absolument autonome et posséder seule les instruments de la production.

« De là il est évident qu'on ne peut goûter la liberté que dans les petits États, ou mieux dans les communes et les associations. Une union vraiment libre ne peut être que l'union d'associations de camarades qui se rattachent, par des délégués élus pour chaque affaire, soit directement soit à d'autres avec lesquelles elles se sentent plus intimes et avec lesquelles il est plus facile et plus avantageux d'agir en commun, leur rendant des services et leur aidant ou leur demandant aide. En réfléchissant encore plus, nous voyons que les communes ne sont nécessaires aux hommes que pour améliorer leur condition, c'est-à-dire que la commune ne sera chère à chacun que lorsqu'elle n'oppressera personne, ne gênera personne, ne forcera personne à entrer dans ses rangs ou à sortir. Donc la commune libre ne doit être qu'une association d'individus libres.

Le but que doit se donner l'homme c'est de fonder des unions plus ou moins grandes d'hommes qui s'unissent librement, ces unions se formant en communes pour le travail et l'aide mutuelle ; ce but est absolument différent des États actuels, chez nous ou à l'étranger, représentants ou non. Cet idéal c'est l'anarchie : à chacun sa liberté, commune libre et l'association d'hommes et de sociétés. »¹

En dernier lieu, *l'Etat ne devrait être que la fédération des communes libres*. Ainsi Dragomanoff arrive à ce qu'on pourrait appeler : « *Communalisme fédéraliste* ».

Il est évident que Dragomanoff réclamera pour les communes aussi la liberté de déclarer qu'elles appartiennent à telle ou telle *nationalité*, d'où résulte la demande de l'autonomie pour le peuple ukrainien.

D'autre part, de cette organisation communaliste fédéraliste découle évidemment la manière de traiter les autres nationalités qui peuplent l'Ukraine.

« Dans ce pays la plupart des travailleurs, ouvriers et laboureurs sont des Ukranien, il y a aussi des étrangers, des Polonais, des Juifs, des

¹ *Hromada* 1.

Magyars, des Allemands, des Moscovites qui appartiennent aux classes dites supérieures, en réalité classes oisives, qui profitent seulement du travail des autres. Ces étrangers, qui ont été envoyés en Ukraine par les Etats qui l'ont asservie dans les anciens temps et les renégats qui se sont joints à eux, dominent l'Ukrainien économiquement, étant les plus riches, et en politique comme autorité. La subjection à d'autres nuit à tout peuple, et d'un autre côté au sein de la commune il ne doit pas y avoir de classe oisive, au contraire elle doit consister entièrement en producteurs. Voilà pourquoi ces deux choses sont presque synonymes ; affranchir l'Ukraine de la domination étrangère ou délivrer des classes non travailleuses les communes ukrainiennes de producteurs : des deux manières les messieurs de tous genres devront se mettre au travail ou quitter l'Ukraine. Par contre tous les travailleurs étrangers occupés dans nos communes, Roumains, Bulgares, Serbes, Russes, Magyars, colons allemands, gens de métiers Polonais, Juifs et d'autres devront jouir des mêmes droits et de la même liberté que les Ukrainiens. Leurs associations seront libres de toute restriction touchant les mœurs, la langue, les écoles primaires, secondaires et supérieures, elles auront la faculté d'entrer en relations avec leurs compatriotes restés dans l'ancien pays qu'ils ont abandonné pour venir en Ukraine. Ils seront pour l'Ukraine des chaînons qui les relieront avec toutes les nations voisines avec lesquelles les Ukrainiens devront former une fédération universelle. »¹

Le seul point obscur dans les idées de Dragomanoff, la seule question à laquelle manque une réponse c'est la question de l'*indépendance politique de l'Ukraine*. Dans son excellent livre : *La Pologne historique et la démocratie russe*² et plus encore dans son ouvrage : *La libre alliance*³ il fait ressortir toute l'importance de la question ukrainienne et il fait des reproches à ceux qui la négligent, notamment à l'Etat russe. Mais il y écrit aussi des paroles qui nous montrent Dragomanoff comme adversaire de l'indépendance politique de l'Ukraine.

« En parlant particulièrement de la population ukrainienne de l'empire russe, nous devons dire que selon nous l'étude exacte de la situation et des intérêts de ce peuple doit conduire à la conviction qu'actuellement la liberté et le développement de l'Ukraine sont étroitement liés avec la liberté et le développement des autres nationalités de la Russie. La

¹ « Programmen » de Dragomanoff, Pavlyk et Podolinski, Genève 1880, § 12.

² M. Dragomanoff : *La Pologne historique et la démocratie russe*, Genève 1882.

³ *Essai d'un programme ukrainien social-politique*, Genève 1884.

séparation de la population ukrainienne d'avec les autres parties de la Russie nous paraît dans tous les cas très difficile, sinon impossible, et à certains points nullement nécessaires aux intérêts du peuple ukrainien. »¹

Que dire de cela, sinon que Dragomanoff, réaliste et positiviste en tout autre chose, esprit clair et vive intelligence perfectionnée par la méthode scientifique, n'a tout de même pas su se débarrasser de cette maladie qui alors embrouillait tous les esprits, de l'idée d'une « famille de frères slaves » dont rêvait tous les grands Ukraïniens (Chevtchenko, Kostomaroff, Dragomahoff, Kouliche, etc.) jusqu'à ce que le cours des événements et l'étude scientifique de l'histoire leur eut montré l'impossibilité de la réalisation de cette mystique fraternité et eut prouvé la nécessité absolue de l'indépendance politique d'un peuple pour son progrès.

¹ Ouvrage cité, page 8.

(*A suivre.*)

Vers les nouveaux nids.

Traduit de l'ukranien par S. et H.

Un village. Le printemps dégèle. Ça et là git la neige. Les rues sont marécageuses. Dans le lointain, les jeunes filles chantent des chants de printemps.

La ferme du vieux Cosaque Maxim Kvatch est pleine de monde. Y célèbre-t-on peut-être des noces subites, rapides?... Ah ! non, on n'entend pas la musique... Enterre-t-on quelqu'un ? On ne voit pas de pope ! Qu'y a-t-il donc?... Ce sont des émigrants ! Les Cosaques se préparent au voyage dans la nouvelle patrie.

Les fils de Maxim quittent leurs parents, leur nid, et émigrent dans le pays d'Amour pour gagner leur pain. Le vieux a préparé le char et l'a peint, les chevaux sont nourris, les fils apportent déjà les caisses et bagages et toute sorte de petites choses. La foule entoure un vieux Moskal¹. Sa poitrine est décorée de la croix de Saint-Georges ; la manche gauche de l'uniforme se balance vide et flasque ; dans la main droite il tient un fléau ; le pied droit manque jusqu'au genou, à celui-ci se joint un pied de bois que le menuisier a fabriqué pour un demi rouble. Un bon pied solide ; on pourrait le tailler maintenant avec une hache et non seulement le faire sauter d'une balle, cela ne ferait plus mal au Moskal. Il fut préparé avec un couteau et un rabot. Avant de se coucher le Moskal le détache, le matin on le fixe de nouveau ; c'est un pied obéissant. La croix de Saint-Georges n'est pas seulement une décoration, ce n'est pas en vain que le Moskal est traité de « chevalier ». Quand même il est estropié, il est cependant chevalier et cela n'est pas sans signification pour un homme. Il reçoit chaque année quelques roubles, une rente viagère. Le

¹ C'est ainsi que les Ukranien s'appellent les Russes.

chevalier entre-t-il à l'église, tous lui font de la place. Le chevalier se tient devant, dans le rang des messieurs. An par an, au jour de Saint-Georges, le vainqueur, le chevalier estropié va à Pétersbourg et dîne à la cour du tsar avec les autres Moskals-chevaliers. Il aura de quoi manger jusqu'à la fin de sa vie et ainsi il n'a pas besoin de se fatiguer dans le pays d'Amour pour chercher du pain. Il est vrai que sa famille est dans la misère — qu'est-ce qu'un estropié peut fournir comme travail? — mais qu'y a-t-il à faire, tous ne peuvent pas être nourris par la société !...

— Oui, bavarde le Moskal, l'Amour est un pays lointain. D'ici à la gare il y a, disons 10 km., de là jusqu'à Odessa quelques mille, plus loin, en bateau sur l'Océan, le voyage dure sans doute plus de deux mois. C'est pourquoi les autorités défendent aux vieux et aux malades de faire ce voyage, car ils ne le supporteraient pas, ils périraient nécessairement sur la mer ! Des dépenses pareilles sont tout à fait inutiles pour les autorités. Voilà un vieux qui doit être transporté, il consomme la nourriture de l'Etat et le voilà qui meurt ! Prends-le par les jambes et jette-le par dessus bord dans la mer. Rien que des ennuis pour toi et des dépenses, et des inquiétudes pour les autorités !

— Oui, c'est bien cela, affirma un vieil homme dans l'auditoire, un Vasyl quelconque périt et cause des ennuis aux autorités.

Le vieux dit cela d'une manière tranchante, il ne sourit même pas.

— Na, tout ce que dit ce vieux, cela sort comme attaché avec une ficelle solide.

— Que diable vous aide, vieux..., on pourrait vous écouter éternellement, disaient les auditeurs en riant.

— N'est-ce pas ainsi ? continua le vieux, en faisant comme si on l'avait fâché, quels désirs exagérés ! Du pain ! — et des pierres ne suffiraient-elles pas pour vous ? Pourquoi doit-on vous nourrir avec du pain ? Est-ce tout simplement parce que vous avez de la peau sur le corps ? Ça c'est du joli. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Les messieurs mangent aussi, mais non pas du pain seulement et des gâteaux que le chien même ne veut pas manger ; mais les pauvres les mangent, ils ne peuvent pas autrement, et combien de peaux y a-t-il chez les messieurs ! Selon le désir on les change, aujourd'hui celle-ci, demain celle-là.

Tous rient.

— Gamin, dit le Moskal à un des garçons, mets ta main dans ma poche gauche, cherche la tabatière et donne-moi à priser pour me faire oublier le chagrin.

Le gamin obéit. Le Moskal plonge deux doigts dans la poudre et remplit son nez.

— C'est une belle récompense, la croix, murmure le vieux, mais si l'on pouvait chercher sa tabatière de sa propre main, ce serait quand même plus beau.

Mais le Moskal n'entend pas la remarque, il continue à parler de la rivière Amour.

— Qu'y a-t-il à dire là-dessus, interrompt un paysan, chez Maxim il y a deux fils, deux belles-filles et quatre petits enfants, dont un énorme, au berceau, et sa vieille et lui-même, en tout onze bouches et seulement trois déciatines¹ et une ferme dans laquelle on a de la peine à se tourner. Evidemment le pain manque, alors va le chercher dans des pays d'Amour, dans des Sibéries !

« Et à quoi bon se multiplient-ils comme des cochons ? dit le vieux sans égard. Regarde-les, ils se sont appropriés des mœurs et des habitudes de messieurs : avoir des femmes et des enfants ; peut-être as-tu même envie de dormir sur un matelas ? N'oublie pas que tu es une bête de somme ! Que faut-il pour le bétail ? Une place où se tenir, c'est tout !

» Et comme ça ils vivent de manière qu'il ne leur reste plus rien, ni image sainte ni couteau, tu ne peux ni prier ni te couper la gorge ! Il n'envie rien de moins que le pain ! Et du son fermenté, tu n'en voudrais pas ? En Russie personne n'est encore mort à cause du pain, c'est de la faim !... »

Sur ce bavardage du vieux les auditeurs éclatèrent d'un rire bruyant.

— Si l'on réfléchit bien, dit le Moskal, alors c'est finalement égal, la Russie ou la Sibérie.

— C'est bien ça, consentit le vieux.

— Là-bas, est-ce mieux pour nous qu'ici ?

— Probablement, puisque les gens y vont.

— Peut-être la Sibérie est-elle ici ?

— Peut-être.

¹ Déciatine : mesure agraire russe, valant 1 hect. 0025.

— Ici, c'est de la terre, et là-bas, c'est de la terre, donc c'est égal, dit le Moskal.

— Naturellement, répondit le vieux, naturellement c'est égal ; ainsi, par exemple, vous, « monsieur le soldat », avez deux jambes : l'une que Dieu vous a donnée, la deuxième que le menuisier vous a fabriquée, et les deux jambes sont égales, car c'est égal, ce qui est de la chair vivante et ce qui est du chêne.

Le Moskal a honte. Les auditeurs se mordent les lèvres pour ne pas rire, ils ne voudraient pas blesser le Moskal.

Mais le vieux se tient là, sans bouger les sourcils.

— Là, vous avez raison, papa... Je voudrais ne pas posséder cette croix... Et si vous me donniez ma jambe et mon bras, je vous remercierais à genoux !

— Et vous iriez dans le pays d'Amour ?

— J'y courrais ! Car ici la vie est dure, amère ! Toutes les terres appartiennent aux messieurs. La terre possédée ne grandit pas et les gens se multiplient. En un mot : ce n'est pas une vie pour un homme !

— C'est vrai ! crient tous les auditeurs.

— En ce qui me concerne, dit le vieux, je ne veux pas qu'on agrandisse ma propriété, qu'on me concède seulement un endroit et je saurais moi-même agrandir mon domaine.

— Maintenant, laissez-nous parler de Maxime Kvatch et de sa vieille. Ces pauvres ! Ils ne verront plus jamais leurs enfants, pour eux l'émigration égale à l'enterrement. Ah ! si seulement j'avais ma jambe et mon bras.

Le Moskal fait de sa main droite un signe qui exprimait son désespoir et disparaît dans la maison. Ses auditeurs se dispersent dans la ferme.

Le vieux suit de son regard le Moskal. « Le malheureux », soupire-t-il. Dans la ferme, il y a du bruit, tout est sens dessus-dessous ; les chars se tiennent là, on voit de la paille dispersée par terre ; dans la grange, la vache beugle. Les porcs circulent autour...

Alors un char se met en mouvement et quitte la cour, le voisin conduit à la gare le blé des émigrants.

Tous se tiennent dans la cour, en silence. Chacun a le sentiment d'émigrer lui-même dans le pays d'Amour, comme si l'on avait porté là déjà sa propre caisse. Une tristesse curieuse s'em-

pare de leurs cœurs. On entend des soupirs... Dans un coin de la cour, Riabko, le chien, ronge un os. Une pie a pris place commodément sur un cochon et ainsi elle chevauche autour de la cour; elle le pique de son bec comme si elle voulait l'aiguillonner... Un choucas se promène le long de la barrière et vise l'os...

Riabko gronde...

La porte de la maison est en mouvement sans cesse. Les gens vont et viennent... L'air est encore frais et brumeux; bien que le soleil luisse, il ne chauffe pas... L'eau dégoutte du toit dans la cour, le sol est boueux. Le banc de terre autour de la maison est mouillé, on ne peut même pas se reposer... Un triste tableau !... Dans la chambre aussi règne le désordre. La vieille mère essuie secrètement ses larmes et s'occupe, avec ses belles-filles, du souper. Deux fils forts et beaux comme des aigles, avec de petites moustaches noires et de longues boucles, emballent leurs effets.

Le père les aide à cela, un vieil homme grisonnant. Son visage tout entier est couvert de rides, la moustache pend, les cheveux sont en désordre. Derrière le fourneau, les enfants se chauffent. Un enfant crie dans le berceau. Quelques personnes se tiennent ça et là, les autres sont assises; tous se taisent et soupirent lourdement de temps en temps. La chambre est remplie de vapeur, on sent la graisse pour les chars et les fourrures. La vapeur se traîne comme un voile vers le fourneau et dans la cheminée. Par terre git de la paille mouillée. Les femmes en font des gerbes et les mettent dans le feu. Le soleil regarde dans la chambre, éclaire de ses rayons la paille mouillée et la jambe en bois du chevalier.

C'est aussi un tableau triste !...

Maintenant la chambre est en ordre. Le plancher est balayé; sur la table couverte d'une nappe blanche on a placé, selon l'ancienne coutume, un pain et un peu de sel. Devant le tableau saint brûle une bougie de cire en donnant une flamme riche en suie. Tous attendent le pope, le « père »... Le voilà qui arrive avec le sacristain.

Ils entrent dans la chambre. Le « père » fait un signe de croix, donne sa bénédiction aux assistants, tous s'approchent et lui baisent la main. Il se couvre de ses habits sacerdotaux que le sacristain portait enveloppés dans un drap. Le sacristain prend

quelques charbons brûlants dans le fourneau, les met dans l'encensoir, les attise et met dessus quelques grains d'encens. Une légère fumée s'élève et se répand dans la chambre. Pieusement tous se tiennent là. Le père avait étendu par terre un petit tapis, le pope se mit dessus, devant le tableau saint, derrière lui le sacristain et le Moskal et derrière eux la famille et les voisins.

« Que la paix soit avec vous, prions », commença à chanter le pope d'une petite voix.

« Dieu aie pitié de nous » chantaient les deux chantres : le sacristain en basse, le Moskal en baryton. Tous commencèrent à prier. La famille était à genoux. Les belles-filles sanglotaient ; la mère regardait pieusement le tableau du Crucifié : son visage était tranquille, mais des yeux les larmes coulaient et ces larmes brillaient au soleil comme des perles. L'air de la chambre était lourd... Deux fils, les émigrants, répètent en murmurant les prières du pope ; leurs fronts sont couverts de sueur.

« Prions encore pour les partants » chantait le pope. Tous firent un signe de la croix. Les femmes commencent à pleurer à haute voix, mais la mère se dominait en apparence, elle ne pleurerait pas ; les bras croisés sur la poitrine, elle regardait sans cesse le tableau. Le père se tenait enfermé sombrement en lui-même, et aussi tranquille et plongé dans une méditation sur la parole divine. Son visage semblait transformé en pierre ; seules, les rides sur le front se détachaient plus nettement...

Le pope finit la prière, prit l'aspersoir, aspergea la chambre, bénit les gens et prononça une allocution. La messe était finie, le pope fut assis à la place d'honneur et le sacristain s'assit à l'autre bout de la table. La famille et les voisins restèrent debout, les femmes apportèrent les mets. Le père servit le pope et le sacristain. Après le repas le pope pria, remercia les hôtes de leur hospitalité et se mit en route. Le vieux père serra dans les mains du pope et du sacristain quelques pièces de monnaie. La vieille apporta deux gâteaux, un morceau de lard et un saucisson et mit tout cela dans le char, où s'étaient assis le pope et le sacristain. Le char se mit en mouvement...

Ensuite la famille et les autres se mirent à table.

« Faites attention » disait la mère aux belles-filles, et elle le disait si doucement, qu'elle ne fut entendue par personne d'autre. « ne pleurez pas, car vous tourmenterez mon vieux et il est un peu malade. Ayez pitié de lui!... »

« Faites-y seulement attention », disait le père secrètement aux fils. qu'aucune larme ne tombe ! Vous pourrez pleurer plus tard, en route, jusqu'à que vous en ayez assez, mais maintenant pas une goutte ! autrement vous tourmenterez ma vieille, et elle est un peu malade. Ayez pitié de votre mère ! »...

Tous mangeaient en silence, personne ne disait un mot. Les cuillers seules frappaient les assiettes. Le vieux père, pour la quatrième fois faisait passer la coupe, mais même l'eau de vie ne put délier les langues.

— Qu'est-ce que cela donc ? Est-ce qu'on met quelqu'un en bière ? Pourquoi ce silence ? demanda le père.

— Que Dieu nous protège de la tristesse ! remarqua le Moskal. Pourquoi devrions-nous être tristes ? On doit être mieux dans le pays de l'Amour, si les gens y vont. Là-bas, c'est aussi un pays chrétien. Ah ! si j'avais seulement ma jambe et mon bras, je serais aussi là déjà depuis longtemps.

— Est-ce que cela ne va pas bien pour vous ici ? demanda le vieux, pourtant vous recevez une pension pour la croix !

— Ce que je reçois ?... J'ai des enfants. Je ne puis pas travailler, je suis infirme. Il me faut remercier les braves gens qui ne me chassent pas de la maison. Là seulement où il y a des noces, un enterrement, une occasion quelconque, je suis toujours bien reçu. Je lis les psaumes ou bien je rends service, c'est ainsi que je me nourris et que je végète ! Mais donnez-moi seulement ma jambe et mon bras !

Le Moskal soupira profondément, fit signe de son unique main et s'écria :

— Passez-moi, parrain (nom que se donnent souvent des amis dans un ton familier), encore un verre, pour que mon cœur devienne tout à fait tranquille...

— Père, disaient les fils, vous ne devriez tout de même pas labourer vous-même, vous êtes déjà vieux, cela vous est déjà difficile, donnez mieux la terre à ferme pour la moitié des revenus. De temps à autre nous vous enverrons de là-bas un rouble ou deux, ainsi vous vous tirerez d'affaire avec la mère.

— Que Dieu vous garde avec vos bavardages, s'écria le père ; moi, vieux ? Moi ? Ha, ha, ha ! Là, vous êtes tombés juste ! Et votre médecin est un sot, et vous avec lui ! Le médecin a dit que nous, les vieux, nous ne pourrions pas arriver dans le pays d'Amour, que nous devrions mourir en route, et c'est pour-

quoi il ne nous laissa pas aller avec vous ! Eh bien, monsieur le médecin, viens ici, mets-toi contre moi, nous allons mesurer nos forces ! Tu verras si ce vieux ne te mettra pas par terre comme un caillou ! Je suis vieux ? Croyez-vous enfin que nous regretterons, moi et la mère, après vous ? Cela vous ne le verrez pas ! Votre mère me donnera encore des fils comme des aigles ! Avec des moustaches comme de vrais Zaporogues. Elle me mettra au monde de tels Cosaques que vous ne saurez que leur servir pour le jeu des lances. Pas vrai, ma vieille ?

— Sans doute, riait la mère en affectant d'être très gaie.

— Voyez-vous, ajoutait le père, s'efforçant lui aussi de paraître joyeux, je me moque de votre Amour !... Pensez donc, quel bonheur exceptionnel !... Là-bas, dit-on, il y a peu de femmes, un Chinois borgne pourrait m'enlever ma chère vieille.

Pour plaire au vieux, tous se mirent à rire puis devinrent de nouveau silencieux. Chacun était dans une disposition comme si des chats déchiraient les cœurs...

Après le dîner, les voisins viennent avec le char pour conduire les émigrants à la gare. Tout est déjà dehors. Maintenant, il faut prendre congé !... Le dernier congé !... Le dernier baiser.

Tout à coup la chambre devient tranquille comme une tombe. Personne ne dit mot. Le père enlève le tableau saint. Les émigrants s'approchent et s'agenouillent devant lui. Le père les bénit et parle ainsi :

— Vivez, mes chers fils, en accord ! Tenez-vous ensemble, soyez unis, n'abandonnez pas votre religion, ne devenez pas infidèles aux mœurs et habitudes de vos pères ! Plaise à Dieu que là, dans le pays d'Amour, renaisse et règne notre Ukraine !... Ne vous disputez pas avec vos voisins, soyez bons et tendres pour vos femmes, mais ne leur donnez pas trop de liberté et ne les laissez pas agir à leur guise. Souvenez-vous du vieux proverbe : « Aime-la comme ta propre âme, mais si quelque chose ne va pas, blâme-la ». Buvez l'eau-de-vie, mais n'y noyez pas votre raison ? Et vous, femmes, obéissez à vos maris, donnez-vous de la peine pour le ménage et donnez beaucoup d'enfants. « Si Dieu vous envoie des enfants, il vous donne aussi du bétail pour les nourrir. »

Le père donna à tous des baisers.

— Et maintenant, approchez-vous de la mère qu'elle vous

bénisse. La prière de la mère arrive jusqu'à Dieu lui-même.

Le père passa le tableau saint à la mère qui se tenait non loin de lui. Elle commença à les bénir, mais pas une larme n'obscurcit leurs yeux, comme s'ils ne devaient pas s'en aller dans le monde et comme s'ils ne devaient pas prendre congé pour toujours. Puis tous se mirent à pleurer et à sangloter.

Les larmes montaient aux yeux des fils et pour peu ils auraient éclaté en pleurs, mais le père jeta un coup d'œil sévère, les fils le comprirent et étouffèrent les sanglots dans leurs gorges...

— Et maintenant asseyons-nous, selon l'ancienne coutume, pour que tout le bon reste stable¹, dit le père, et il s'assit.

Tous firent de même et bientôt après tous se levèrent en même temps. Les émigrants firent encore une fois le signe de croix devant le tableau saint et sortirent l'un après l'autre. Pour la dernière fois ils franchissaient le seuil de la maison... Le sort leur donnera-t-il la joie de revenir ?

Déjà les enfants sont dans le char. Le père les regarde et il sent le cœur lui sauter brusquement dans la poitrine, un frisson le parcourt ; deux larmes se détachent de ses yeux et coulent en bas les joues, mais le vieux serra si bien les dents que le sang s'arrêta dans ses lèvres. La mère était pâle, ses yeux roulaient doucement tout autour, comme si elle ne comprenait ce qui se passait ? Où vont-ils ses enfants et pourquoi tant de monde dans la cour ? Tous remarquèrent que quelque chose se passait chez la vieille et craignaient pour sa raison.

« Si seulement elle voulait pleurer, pensa le vieux, elle serait soulagée, sans cela on ne peut rien garantir et la pauvre ne le supportera peut-être pas ».

La mère s'approcha de ses fils. Subitement tout se tut. Les femmes qui pleuraient se turent elles aussi en un clin d'œil ; elles étaient comme pétrifiées. Chacun attendait une catastrophe. La mère les regarda tous d'un air étrange et sourit humblement, doucement comme un enfant...

— Ainsi donc vous partez, demanda-t-elle. Où ?

— Comment où ? riposta le fils aîné effrayé, vous savez pourtant, mère, que nous partons pour le pays d'Amour...

¹ En Ukraine, avant de prendre congé, on s'asseyait pour la dernière fois à table pour un instant.

Comme une louve, la mère se précipita sur les roues et les retint.

Elle poussa un cri si désespéré, si douloureux, qu'il pénétra tous les assistants jusqu'à la moelle, c'était à peine un cri humain. Tous tressaillirent jusqu'au fond. Tous éclatèrent en pleurs. Le père se précipita sur la vieille et la releva par force.

« Je ne vous laisse pas ! Je ne céderai pas ! C'est ma chair et mon sang, je ne vous les donnerai pas ! » criait la vieille désespérément, si bien que ce cri retentit dans le village entier. Elle arrachait ses cheveux gris et déchirait sa robe.

La voiture se mit en mouvement et la mère tomba par terre comme une colombe blessée ; l'écume lui sortait de la bouche, elle frappait autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle perdit ses forces ; alors elle s'étendit et gisait comme morte. Le vieux la souleva avec le Moskal et les deux la portèrent dans la chambre, où elle fut déposée. Il fallut beaucoup de temps jusqu'à ce qu'elle ait repris ses sens. Enfin elle se redressa et demanda de l'eau.

« Ce n'est plus une chambre, c'est une place déserte, c'est le vide ! dit-elle, un cercueil avec deux morts, mon vieux et moi »...

Et toute la journée la vieille se lamentait. Le vieux était assis, plongé dans ses pensées, sa pipe ne s'éteignait pas. Viollemment le sanglot se pressait le long de sa gorge, mais il rongea le bout de sa pipe, si bien que les dents grinçaient et il se dominait. Le Moskal se tenait aussi silencieux penché sur une bouteille d'eau-de-vie, dans laquelle il cherchait de la consolation de temps à autre, mais l'eau-de-vie ne sut le consoler. Il réfléchissait à beaucoup de choses, le pauvre estropié. La chambre ressemblait vraiment à une tombe. Subitement Riabko se glissa dedans, vola un morceau de pain sur le banc et s'enfuit par la porte ; personne ne le vit ni ne l'entendit. La porte est entr'ouverte et il fait frais dans la chambre. Pour tous c'est indifférent. Dans leurs têtes roulent des pensées.

Il fait sombre. Le grillon sort de derrière le fourneau, chante une fois, deux fois. Il grimpe sur le banc, sur la table, sur la main du père, le vieux ne le sent pas, il est tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne peut pas le sentir. La mère se lève, s'approche chancelante à la table, allume la bougie et sert le souper. Comme d'habitude, elle pose tout un tas de cuillers sur la table. Le Moskal se leva, prit trois cuillers, les disposa et porta le

reste de nouveau dans le tiroir. La mère poussa de nouveau des cris de douleur, cacha sa tête dans le coussin ; le vieux sauta comme piqué par une vipère et courut hors de la chambre. Il tomba dans le char avec lequel le voisin avait conduit ses fils à la gare et pleurait comme un enfant ; mais ces larmes de Cosaque personne ne les vit, sauf le sombre soir du printemps.

« Tranquillisez-vous donc, madame la mère, disait le Moskal à la vieille. Là il n'y a pas de malheur, le malheur est assis en face de vous, et c'est moi ! J'étais une fois un homme et que suis-je maintenant ? Une ruine et pourtant je n'offense pas Dieu, je ne pleure et ne me lamente pas, car ce serait un péché »...

La vieille s'apaisa.

Minuit. La chambre est sombre. Sur le sol est étendue la vieille, le vieux est derrière le fourneau, le Moskal sur le banc... A côté de lui, jetée par terre, gît sa jambe. Tout est tranquille, le grillon lui-même dort.

« Vieux !... dors-tu ? demande la vieille, dors-tu ? »

Point de réponse.

Le vieux ne dort pas, mais il se tait pour qu'elle croie qu'il dort et il croit que cela la tranquillisera.

Une demi-heure passe ainsi.

« Vieille, dors-tu ? demanda le vieux derrière le fourneau, dors-tu ? »

Point de réponse.

La vieille se tait, mais elle ne dort pas et veut ainsi prouver au vieux qu'elle ne pense à rien mais qu'elle dort tranquillement. « Cela le tranquillisera, pense la vieille, et il s'endormira »...

Le Moskal entend tout cela, mais il veut prouver aux vieux que lui ne pense à rien et qu'il dort tranquillement. « Cela tranquillisera les deux, pense l'estropié et il commence à ronfler. E... et... si seulement j'avais ma jambe et mon bras », murmure le Moskal comme en rêvant.

La lune se traînait doucement sur le firmament et lorsqu'elle glissa devant la maison des abandonnés elle jeta un coup d'œil dans la chambre et sourit à cause de ce pieux mensonge, mais lorsqu'elle aperçut la jambe de bois du Moskal, elle se cacha vite derrière les nuages. La barbarie humaine l'avait sans doute effrayée...

Revue des Revues.

La presse en Italie et l'Ukraine.

Avant la guerre européenne le public italien possédait des connaissances assez bornées sur la question ukrainienne. On pourrait même dire qu'un grand nombre de politiciens eux-mêmes ne la connaissaient pas davantage, vu qu'ils la considéraient comme trop éloignée encore pour qu'ils dussent s'en occuper avec soin au moment où elle apparut dans le monde de la politique, surtout en Angleterre et en France. Les Ukranien étaient connus sous le nom de Petits-Russiens, de Roussines, de Ruthènes, et on croyait en général qu'ils étaient de vrais Russes, ethnographiquement aussi bien que politiquement. De temps en temps, ça et là, on pouvait lire, comme en passant, qu'au delà des frontières de la Galicie, il existait une nation qui faisait cause commune avec cette province pour obtenir son émancipation. La guerre, qui souleva beaucoup de questions mineures, jeta un certain jour sur celle de l'Ukraine ; des Italiens consacrèrent à celle-ci — et on leur en sait gré — une attention particulière. Si bien que, grâce à sa presse libérale, on peut affirmer avec sûreté que le public italien est aujourd'hui le mieux informé sur la question. Les meilleurs collaborateurs de la presse italienne se chargèrent de puiser à la meilleure source, et de transmettre ce qu'ils avaient appris à leurs lecteurs dans de charmants écrits, parus dans les journaux les plus répandus en Italie. L'espace ne nous permettant pas de nous en occuper largement, et tout en reconnaissant à tous les articles une haute valeur, nous nous bornerons à donner à titre de chroniques un bref extrait de quelques-uns, en affirmant en même temps qu'il vaudrait bien mieux les reproduire en entier dans un volume à part, qui aurait un singulier intérêt pour l'étude de cette question.

A part l'opuscule *L'Ukraina e gli ukraini* de M. le professeur S. Rudnicky, et les deux feuilles volantes, l'une de W. Doroscenko sur *I partiti politici dell'Ukraina russa*, et l'autre de M. Zuk sur *La statistica delle regioni ukraine*, qui ont donné, pourrait-on dire, la première impulsion à l'étude de la question. Nous allons mentionner séparément les principaux journaux et leurs articles les plus importants.

* * *

La Tribuna s'est occupée déjà depuis le mois d'août à plusieurs reprises de l'Ukraine. Dans le numéro du 9 août 1914, elle reçoit une

correspondance de Lemberg disant que les Ukranien de l'Autriche, quoique opprimés par les Polonais, désirent la défaite de la Russie « ennemie historique des Ukranien ». Dans celui du 25 août, elle reproduit un extrait de l'article de M. A. Dudan, paru dans la revue *Rassegna contemporanea* sur les éléments ethniques et religieux de la guerre entre l'Autriche et la Russie, et dit sincèrement que « la bourgeoisie ukrainienne (la classe intellectuelle) est décidément austrophile et anti-russe, et prêche la rédemption des Ukranien, sujets russes, à l'aide des armes autrichiennes, afin de former une Ukraine redente et unie, un Etat confédéré d'une grande Autriche ». Enfin dans le numéro du 1^{er} décembre 1914, elle donne des renseignements sur le voyage des délégués de la « Ligue pour la libération de l'Ukraine », à Sofia, où ils furent reçus par le ministre président Radoslavof et par l'évêque orthodoxe Kussovitch. Le premier « aurait déclaré aux représentants ukranien qu'il était partisan convaincu de l'indépendance de l'Ukraine », tandis que l'autre « donna sa bénédiction à la cause ukrainienne ».

Le *Corriere d'Italia* traite la question dans de nombreux articles, principalement au point de vue religieux et de la captivité de l'archevêque Scepticky. Dans le numéro du 6 décembre 1914, il publie un ample récit sur « La persécution religieuse en Galicie » appuyé de documents tirés des journaux russes, eux-mêmes, et conclut : « Le comte George Bobrinski, nommé par les Russes gouverneur de la Galicie, a publié, — selon le *Rietsch* du 14 octobre, — le 30 septembre un ordre qui dans le paragraphe 4 commande de punir de trois mois de prison ou de 3000 roubles d'amende quiconque vendra dans les librairies ou empruntera dans les bibliothèques des livres ukranien publiés hors des frontières russes; en même temps il prescrivait de séquestrer partout ces livres. Par ce décret on ne voulait pas seulement détruire la littérature ukrainienne, mais la religion, car l'ukase du prince Bobrinski n'exclut point les livres liturgiques gréco-uniates, qui ne pouvaient être imprimés que hors de la Russie. Cette disposition-ci nous montre clairement en quoi consiste la fraternité slave et les sentiments chrétiens, auxquels le tsar se réfère si souvent. Du reste, il est presque incroyable que ces actes, contraires aux droits des peuples, ordonnés par le gouvernement russe contre les Ukranien, soient encore possible en Europe au XX^e siècle ».

Dans le numéro du 11 février 1915 le même journal rapporte — selon le *Nowoye Wremya* du 16 janvier — que « le mouvement en faveur de l'orthodoxie (ce sont les mots du *N. W.*) a pris des dimensions si larges que, jusqu'à aujourd'hui, on a pu instituer en Galicie une cinquantaine de paroisses ». Et le saint Synode a décidé « de mettre à la disposition de l'évêque Euloge les moyens de maintenir le clergé de cent

paroisses environ, et de leur allouer 1200 roubles par année pour chaque curé et 300 roubles pour chaque chantre ». Et dans l'article du 10 mars 1915 on trouve : « Toujours à propos de Russie, on apprend que la police de Kiew a retiré à toutes les imprimeries les permis de publier des revues et des journaux en langue ukranienne. Sans compter trois revues, bannies déjà avant la guerre, huit journaux, entre lesquels un socialiste, se publiaient encore à Kiew, en outre plusieurs périodiques littéraires et populaires. Par cette mesure du gouvernement russe, étendue à toute l'Ukraine, la presse ukranienne a cessé d'être. Du reste, à Lemberg, par ordre du gouverneur Bobrinski, les bibliothèques ukraniennes et polonaises furent fermées elles aussi, ainsi que tous les cercles, les écoles et l'Université. Aux professeurs de celle-ci il fut permis de reprendre leurs cours seulement lorsqu'ils auront appris la langue russe ».

. . .

La *Nuova Antologia*, dans le numéro du 1^{er} mai 1915, donne la traduction d'une lettre, qu'elle appelle très importante, du Dr Léwytsky, envoyée au *Journal de Genève*. On y lit : « Pour les Ukranien¹s de la Galicie l'occupation est sans doute une libération, mais une libération de leur vie nationale et politique. Ils sont condamnés par les Russes à la mort nationale. »

. . .

Il Resto del Carlino, sans s'occuper de politique proprement dite, sans prendre parti ni pour ni contre la cause ukranienne, donne néanmoins des renseignements étendus et très sympathiques dans deux longs articles sur l'histoire, la vie, les facultés intellectuelles et physiques, et sur les aspirations des Ukranien¹s. Dans le premier nous lisons, entre autres choses : « Dans certains endroits de l'empire moscovite, où les Petits et les Grands-Russiens sont voisins, sans autre population entremêlée, on peut observer nettement la supériorité physique des premiers par la taille et la beauté du visage. Leurs femmes possèdent la grâce des traits, la douceur du regard et de la voix ; les jointures sont plus délicates que celles des grandes-russiennes. Elles se signalent aussi par un costume plus gracieux, qui est pareil à celui des femmes roumaines de la Valachie et de la Transylvanie. Elles maintiennent enfin dans leurs demeures, quoique pauvres et modestes, beaucoup plus d'ordre et de propreté que les femmes Grandes-Russiennes. Tout bien considéré il paraît que les Ruthènes sont supérieurs aux Grands-Russiens par l'intelligence naturelle, par le trait ironique, par le goût inné, par l'imagination vive et modérée en même temps ; ils ne s'abandonnent pas aux exagérations grandes-russiennes ou finnoises. Au contraire, ils n'ont pas le sens

pratique des Grands-Russiens : ils sont moins solidaires, moins persévérants. »

. . .

Il Messaggero, dans son numéro du 29 avril 1915, publie la correspondance de M. Luciano Magrini, qui, après avoir donné un ample récit de l'histoire ukrainienne, ajoute : « Depuis lors (la défaite de Mazzeppa et de Charles XII) le gouvernement russe a toujours cherché à étouffer la personnalité politique et la vie constitutionnelle autonome de l'Ukraine, et cette lutte s'est accentuée depuis cinquante ans. L'« ukrainisme » fut regardé comme une tendance séparatiste. La langue ukrainienne fut condamnée à ne pas exister. Pendant longtemps il fut défendu d'imprimer des livres, de donner des conférences et des représentations en langue ukrainienne. Après la défense russe de 1863, les auteurs ukrainiens — la littérature ukrainienne se glorifie du grand poète Chevtchenko et de l'historien Kostomarof — commencèrent à exercer leur activité en dehors des frontières de la Russie, en Galicie, à Lemberg. Les livres ukrainiens, imprimés à Lemberg, furent défendus en Russie, où le gouvernement continua et continue toujours une guerre sans merci à la langue et à la nationalité ukrainiennes. Les éléments dirigeant les tendances nationales de l'Ukraine entreprirent un mouvement décidément hostile envers le régime bureaucratique centralisateur de la Russie. »

. . .

Le même auteur, depuis son rapport sur la guerre en Galicie et en Bukovine, publié dans le *Secolo* du 24 décembre 1914, envoie au même journal l'article du 29 avril 1915 sur l'état de choses en Galicie après l'occupation russe, et sur le mouvement ukrainien. Il raconte son entrevue avec le gouverneur général le comte Bobrinski, qui lui dit : « Si un paroisse exprime le désir de passer à l'orthodoxie, nous annonçons une vote au scrutin secret par la population. Il y a encore en Galicie beaucoup de paroisses vacantes, leurs prêtres-uniates étant partis avec les troupes autrichiennes. Dans ces lieux-là nous envoyons des prêtres orthodoxes sans besoin de vote. L'enseignement dans les écoles primaires de la Galicie devra être en russe. Dans les villes, où existe une grande proportion de population polonaise, des écoles polonaises privées pourront fonctionner. Dans les villes et les villages de la Galicie orientale seront ouvertes des écoles russes ; dans la Galicie occidentale des écoles polonaises avec l'enseignement de la langue russe. »

. . .

L'*Idea democratica*, dans le numéro du 20 mars 1915, contient aussi un article de son collaborateur, M. Bentivegna, sur la question ukrainienne. Le récit est bref, concis, mais complet et très significatif. Il con-

clut : « L'Italie ne peut regarder qu'avec sympathie ce peuple malheureux, qui se prépare avec foi et enthousiasme à la dure entreprise de sa rédemption. Sous tout aspect donc, la question ukrainienne, presque ignorée, mérite l'attention des Italiens, soit pour des raisons idéales, jointes à la tradition italienne qui reconnaît tous les droits nationaux, soit par intérêt. »

* * *

Le seul *Giornale d'Italia*, entre tous les journaux italiens, semble ne reconnaître ni la question et ni la nationalité ukrainiennes. Son correspondant, M. A. Zanetti, lui écrit (dans le numéro du 15 mars 1915) : « En outre Vienne avait fait croire à la possibilité d'une séparation des Russes méridionaux de ceux du nord par une artificieuse agitation en faveur d'une nationalité indéfinie, dite « Ukraine ». Vienne vendait de la fumée, et ce furent deux fiascos éclatants. »

A. SEMENOV.

* * *

L'Essor, Genève.

Sous le titre : « A propos de l'Ukraine », M. Pierre Bovet, dans le numéro du 7 août, consacre à notre revue un long et sympathique article comme le sont presque tous ceux de la presse suisse. Pour ceux qui, au nom d'un idéal, se sont lancés dans la lutte et n'entendent de toutes parts que des railleries doublées de méchanceté, il est agréable d'entendre des paroles comme celles de M. Bovet. La dominante, dans cet article, c'est le désir d'apprendre la vérité, c'est la bienveillance, et tout cela dans une forme délicate qui réclame l'explication, mais qui ne blesse pas. Et l'on s'explique volontiers avec de tels adversaires.

L'article commence par une courte introduction que voici :

Une nouvelle revue nous arrive de Lausanne, couverture pimpante, ornée d'une broderie petite russe multicolore, jolis caractères de l'imprimerie coopérative « La Concorde », annonces de pensionnats bien connus, de toute confiance ; rédacteur : un ami de nos amis, idéaliste passionné, un de ces hommes, nous dit-on, qui se sacrifient sans compter ; programme : éclairer l'opinion publique et l'émouvoir de sympathie en faveur d'un peuple opprimé. Voilà, vous en conviendrez, de quoi recommander la *Revue ukrainienne* à l'attention des amis de *L'Essor*.

L'auteur passe ensuite à l'analyse du programme. La première chose qui le choque c'est notre aveu que nous considérons la Russie comme le seul ennemi de l'Ukraine. Mais, demandons-nous, n'en est-il pas ainsi ? Il est bien évident que l'Ukraine, dans la lutte pour l'indépendance, devra fatalement se tourner contre la Russie. Il y aurait eu, c'est vrai, une autre solution ; la Russie, dans son propre intérêt bien compris, aurait pu donner de bon gré ce qu'elle sera obligée de donner malgré tout, tôt ou

tard, l'autonomie à tous les peuples opprimés et gagner ainsi leurs sympathies et leur collaboration. Mais elle ne l'a pas fait et ainsi elle est restée le seul ennemi de ces peuples.

M. Bovet — je ne sais vraiment pourquoi — fait suivre ces observations de remarques au sujet de la Ligue. Il relève le fait que la Ligue « forme les vœux les plus explicites pour le triomphe des armes austro-allemandes », il ne s'étonne pas qu'on l'ait accusée d'être à la solde de l'Allemagne et penche à voir dans la propagande pour les peuples opprimés une des manières de la propagande allemande. Il exprime, aussi des desiderata auxquels nous souscrivons pleinement :

Or dès l'instant où la Ligue pour la libération de l'Ukraine transporte sa propagande chez nous et sollicite notre appui, nous tenons à y voir tout à fait clair. Il ne nous est pas indifférent du tout de savoir d'où viennent les capitaux de la Ligue.

et plus loin :

Non, non ! il faut que l'on sache à l'étranger que tout ce qui se publie en Suisse n'est pas suisse. Qu'on ne nous attribue ni l'*International Review* ni la *Revue ukrainienne*. Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

M. Bovet finit son article par ces belles paroles :

A ceux qui souffrent là-bas pour leur langue et pour leur foi, toute notre sympathie est acquise. Nous vénérons la Finlande, nous souffrons avec la Pologne, nous ne demandons qu'à sympathiser avec l'Ukraine. Mais nous ne lui souhaitons pas d'être « organisée » par les organisateurs de l'Alsace et de la Posnanie. Nous avons foi que le démon de l'absolutisme peut être chassé autrement que par Beel-zébub.

Ce n'est pas que nous voulions nous fermer les yeux, ou nous boucher les oreilles. Nous accueillerons, au contraire, si douloureuse qu'elle puisse être, toute la vérité. Nous y trouverons une confirmation du principe que la Suisse incarne ; il est plus ancien que celui des nationalités et plus complet, c'est celui du fédéralisme démocratique. La vraie base d'un Etat libre et pacifique, c'est le respect des peuples petits et grands qui le composent. De l'affirmation toujours nouvelle de ce principe, de son application toujours plus conséquente, la Russie a besoin sans doute, et l'Autriche aussi peut-être, et la Suisse et tous les Etats d'aujourd'hui et de demain.

Nous avons déjà donné ailleurs des explications au sujet de toutes les accusations. Je n'ajouterai donc ici que quelques mots. D'abord, je ne comprends vraiment pas pourquoi l'auteur, en parlant de la *Revue*, parle en même temps de la Ligue. Peut-être suppose-t-il que la *Revue ukrainienne* est l'organe de la Ligue ? Cette supposition est une erreur. Déjà depuis des années je pensais à la fondation d'une telle revue ; la guerre et la situation dans laquelle s'est trouvée l'Ukraine m'ont convaincu que le moment était venu où il fallait, coûte que coûte, réaliser ce projet pour renseigner l'Europe, pour attirer son attention sur ce peuple, pour lui

montrer que la restauration de l'Ukraine serait en même temps utile à l'humanité entière. J'ai jugé cela nécessaire dans ce moment parce que, plaise à Dieu, bientôt l'Europe remaniera sa carte et décidera du sort des opprimés. Je me suis donc informé auprès des Ukranien et j'ai trouvé que je peux compter sur leur appui ; je comptais même — oh ! que j'étais naïf — que mon effort trouverait en Europe, chez les hommes larges d'idées, non seulement l'approbation mais aussi l'appui matériel, que je réussirais à organiser un cercle d'amis de l'Ukraine qui, alors, aurait repris la *Revue*. Ainsi je suis le seul propriétaire et le seul directeur de la *Revue*. Elle n'a pas été fondée — vous pouvez le croire ou non — pour critiquer la Russie ou plaire aux Allemands, et encore moins pour être un instrument entre leurs mains.

J'ai été déçu dans mes espérances : je n'ai pas encore trouvé en Europe l'appui que j'escomptais ; seul le nombre d'abonnés en Europe a de beaucoup surpassé toutes mes prévisions.

La Ligue pour la libération, elle aussi, approuva le plan d'un journal français et elle promit de me soutenir en achetant un certain nombre d'exemplaires et en insérant des annonces de ses éditions. M'ayant assuré ainsi la base, j'ai pu contracter auprès de la Ligue, et chez des personnes privées, de petits emprunts personnels et remboursables, nécessaires pour la mise en marche de l'édition.

Je continue cependant à croire qu'une fois la nuit de la haine un peu dissipée, mon entreprise trouvera la collaboration et l'appui financier de l'élite de la société, en Suisse et en Europe ; jusque-là je marcherai, comme je pourrai, vers la réalisation de mon idéal : « Liberté et fraternité des peuples ».

A. SEELIEB.

La Revue hebdomadaire, Paris.

M. Louis Leger, de l'Institut, publie un long article : « La liquidation de l'Autriche-Hongrie », dans le numéro du 19 juin 1915. Nous relevons seulement le passage relatif aux Ukranien de la Galicie : « La Galicie serait répartie entre l'empire de Russie pour la partie russe (*improprement appelée rutbène*) de cette province... » (C'est nous qui soulignons.) Ainsi, pour M. Leger, la Galicie orientale c'est de la Russie, les Ukranien ce sont des Russes ! Nous ne pensons pas polémiser avec M. Leger, qui, il faut le reconnaître, depuis longtemps déjà défend ce point de vue que les Ukranien sont des Russes ; si les travaux des savants, si tant de preuves de la vitalité du peuple ukrainien n'ont pu convaincre M. Leger de son erreur, nous ne le pourrions pas non plus. Mais, malgré l'estime profonde que j'ai pour M. Leger et ses œuvres, j'avoue qu'une erreur pareille choque chez un savant comme lui.

Le Rappel, Paris.

En parlant des moyens dont se servent l'Autriche et l'Allemagne pour briser la Russie, M. Milhaud mentionne aussi l'Ukraine: (« Pour briser la Russie, II), dans le numéro du 13 août). Je regrette de devoir constater qu'il résulte de la lecture de cet article que tous les peuples opprimés de la Russie devraient renoncer à leurs aspirations séparatistes parce que ces aspirations déplaisent à la Russie et ne peuvent que profiter aux Allemands. Cela n'est pas dit franchement, c'est vrai — M. Milhaud ne dit en général rien de précis dans ce long article — mais on ne peut pas comprendre autrement les passages comme celui-ci: « Apprenons à voir clair dans le jeu de nos adversaires. *Ne nous laissons pas duper par certaines nationalités qui jouent double jeu.* (C'est nous qui soulignons.) M. Milhaud ne comprend pas, sans doute, combien blessantes sont ses paroles pour les peuples opprimés, qui se souviendront un jour du mépris avec lequel certains Français les traitaient.

Stimmen der Ukraine.

Sous ce titre le Dr Karl Storck publie dans la revue mensuelle *Der Fürner*, à propos de la publication du premier numéro de la *Revue ukrainienne*, un article détaillé sur le mouvement ukrainien, où il en montre la nécessité et où il salue l'apparition de la *Revue ukrainienne*. Il dit entre autres que la question ukrainienne, comme elle l'a toujours fait dans tous les instants critiques de l'histoire russe, monte à présent au ciel du monde politique comme une comète et que la réalisation du but vital se rapproche du peuple ukrainien par la marche victorieuse des armées allemandes. L'indépendance de ce pays qui est l'une des contrées les plus fertiles et les plus riches de l'Europe n'est pas une utopie, mais l'une des revendications les plus réelles et l'une des nécessités d'une politique sobre et pratique qui doit voir à présent que si jamais la paix future de l'Europe est possible, c'est seulement en arrachant à la Russie les peuples qu'elle a annexés par la force.

HANS FREDERSDORFF.

The British Review.

Cette importante revue londonienne, une des plus répandues des grandes revues anglaises, a consacré à l'Ukraine un assez long article dû à la plume de Bedwin Sands, qui depuis assez longtemps emploie son talent à la défense de notre peuple. Nous ne voulons pas dire que nous soyons d'accord avec les idées de l'auteur, mais du moins cet article pourra intéresser les lecteurs et gagner à notre cause bien des Anglais qui ne la connaissaient pas.

M. Sands commence par montrer les différences physiques et intellectuelles entre les Russes et les Ukraïniens: puis au moyen d'un court abrégé de l'histoire de l'Ukraine, il fait comprendre la raison historique des revendications de notre peuple. Il montre qu'après l'union volontaire de l'Ukraine à la Russie, ce dernier pays n'a jamais tenu ses promesses. Toutes les libertés, tous les droits dont devaient jouir les habitants de l'Ukraine ont été graduellement supprimés, surtout depuis la chute de

Mazeppa. Tous les privilèges des cosaques ont été annihilés, le servage introduit par Catherine II, et tout cela a culminé par l'interdiction de la langue et des écoles des Ukraïniens.

Tout peuple ayant droit à l'usage de sa langue, il est compréhensible que les Ruthènes désirent leur autonomie. Mais peut-elle être obtenue de la Russie comme l'auteur semble le croire? Pense-t-il que l'influence de l'Angleterre et de la France, pays amis de la liberté, puisse être assez grande pour forcer le gouvernement russe à rendre la liberté à un peuple qu'il opprime? Si même un ukase permettait l'usage de leur langue et la liberté de conscience aux Petits Russiens, peut-il vraiment croire que les Russes ne s'empresseraient pas de fouler aux pieds tous les engagements?

Cependant il est très curieux de voir le développement des idées de l'auteur.

Liste des principaux articles anglais concernant l'Ukraine depuis le commencement de la guerre¹.

Etablie par S. RAFFALOVICH.

Volumes.

Nationalité et la guerre l'Ukraine	Arnold J. Toynbee Bedwin Sands	Dent et Sons	522 pages. Nouvelle édition augmentée.
---------------------------------------	-----------------------------------	--------------	--

Longs articles dans les Revues.

Juil. 1915	L'avenir des Ruthènes	Bedwin Sands	British Review
"	Vie dans la Galicie orientale		Fortnightly Rev.

Articles plus courts.

17. 9. 14	Le sort de la Galicie orientale	George Raffalovich	New Age
24. 9. 14	La conquête de la Galicie	"	"
8. 10. 14	Le croquemitaine russe	"	"
24. 10. 14	Galicie orientale	"	The Queen. (Illustrated).
10. 12. 14	La guerre. Complot russe	"	Labour Leader
17. 12. 14	"	"	"

¹ Cette liste n'a pas la prétention d'être absolument correcte ni complète, pourtant le compilateur s'est efforcé d'inscrire tous les articles qui étaient ou typiques ou assez importants pour les étudiants. Les articles ne traitant que de questions purement militaires ont été omis.

Quelque incomplète que soit cette liste, elle suffira au lecteur informé pour rechercher tout ce qui y est mentionné et pour comprendre combien ignorant et pourtant crédule peut être même le rédacteur d'un journal londonien.

17. 12. 14	La guerre en Galicie	George Raffalovich	New Age
14. 1. 15	L'Ukraine et les petites nations	"	"
10. 12. 15	L'Eglise uniâte de Galicie	"	The Universe
14. 9. 14	Les Cosaques	Barnes Steveni	Daily Despatch
18. 9. 14	La prise de Lemberg	"	Daily Telegraph
31. 8. 14	Deux nations dans l'Europe orientale		Daily Chronicle
30. 7. 14	" "		Times
18. 12. 15	La Russie et l'Eglise catholique		Catholic Times
1. 10. 14	Le croquemitaine russe	Geoffrey Dennis	New Age
25. 7. 14	Enseignement des Ruthènes	" S "	Canada
13. 10. 14	Problèmes des races	George Trevelyan	Daily Chronicle
14. 11. 14	Les Ukranien de Winnipeg	Florence R. Livesay	Canada
10. 12. 14	Le cambrioleur	Vasil Stefanik	New Age
	Traduit par G. R.		
12. 12. 14	La grande décision future	Un Polonais	Outlook
31. 12. 14	La littérature de l'Ukraine	Vasil Levitzky	New Age
	Traduit par P. Selver		
31. 12. 14	L'esprit ironique en Russie	Rosaline Travers. Hyndman	Justice
14. 1. 15	La Russie et la Bukovine	"	"
20. 2. 15	En Bukovine	"	Manchester Guardian
3. 5. 15	Les Carpathes	"	"
15. 7. 14	Lemberg	"	"
27. 10. 14	La question slave en Autriche	Raseur	The Varsity
10. 1. 15	La Galicie en 1914	"	"
20. 1. 15	" "	"	"
9. 2. 15	" "	"	"
10. 2. 15	" "	"	"
23. 2. 15	" "	"	"
2. 3. 15	" "	"	"
9. 3. 15	" "	"	"
27. 4. 15	" "	"	"
11. 5. 15	" "	"	"
18. 5. 15	" "	"	"
25. 5. 15	" "	"	"
1. 6. 15	" "	"	"
8. 6. 15	" "	"	"
28. 1. 15	Nous ne pouvons nous taire		Labour Leader
28. 1. 15	Comment la Russie traite ses réfugiés		"
17. 2. 15	La Russie et nous		Globe
10. 2. 15	Les Russes à Tchernovitz		Liverpool Post
3. 3. 15	L'Eglise en Galicie		Catholic Herald
3. 3. 15	Vicissitudes de Tchernovitz		Morning Post
4. 6. 15	Pauvre Peremysl		Daily Mail
9. 6. 15	Sur les champs de bataille de Galicie		Manchester Guardian
21. 1. 15	La culture russe	P. Selver	New Age
28. 3. 15	Vérité partielle sur les Slaves	"	"
11. 1. 15	Classification des Slaves	"	"

21. 1. 15	Notre alliée de l'Est		Christian World
21. 1. 15	Bataille sur les champs de pétrole		Star
13. 3. 15	Notes de Russie		Westminster Gazette
20. 1. 15	La nouvelle carte	H. J. Mackinder M. P.	Glasgow Herald
7. 2. 15	Conditions de paix de l'Autriche		Sunday Chronicle
8. 2. 15	La Russie et l'Ukraine	Joseph King, M. P.	
	(Trois questions dans la Chambre des communes)		
12. 2. 15	Où les trois Rhins se rencontrent	M. H. Donohoe	Daily Chronicle
29. 1. 15	L'archevêque de Lemberg	Correspondance	Universe
5. 2. 15	"	"	"
12. 3. 15	"	"	"
26. 2. 15	L'Eglise uniate en Galicie	"	"
5. 3. 15	"	"	"
12. 3. 15	"	"	"
14. 2. 15	Le théâtre de la guerre en Galicie	Sergius	Sunday Times
18. 2. 15	Nationalisme, etc.	Le Vin	Justice
3. 3. 15	Archevêque de Lemberg	Mr. Ginnell, M. P.	
10. 3. 15	"	"	
	(Questions dans la Chambre des communes)		
11. 3. 15	Nationalité et la guerre	H. N. Brailsford	Labour Leader
23. 3. 15	Champs de pétrole en Galicie		Financial Times
1. 4. 15	Zapovit	T. Shevchenko	New Age
	Traduit par P. Selver.		
8. 4. 15	A la Douma russe		Justice
13. 4. 15	Réfugiés galiciens		Morning Post
16. 4. 15	Przemysl après sa chute		Times
28. 4. 15	La transition de Lvov	Harold Williams	Daily Chronicle
20. 5. 15	A travers la Galicie	"	"
8. 5. 15	Un peuple polonais	Weyland Keen	Spectator
26. 9. 14	Russes en Galicie	C. Ua S.	Irish Volunteer
17. 6. 15	L'état actuel de la Galicie	M. Philipps Price	Economist
24. 6. 15	Lettre de Russie	C. E. Bechofer	New Age
1. 7. 15	"	"	"
5. 6. 15	L'Eglise galicienne en train de disparaître		Literary Digest
30. 6. 15	Galicie orientale		Irish Times
28. 6. 15	Les Russes en Galicie	Robert Mc Cormack	Times
25. 6. 15	Lemberg	H. Julian Fuller	Evening News
3. 7. 15	Notes sur la Galicie		Nation
7. 7. 15	Négation russe		Globe
July 1915	Vie dans la Galicie orientale		Fortnightly Review

Bibliographie.

Que sera l'Autriche ?¹

D'après le livre du Dr Lozinski : *Sie Schaffung einer ukrainischen Provinz in Oesterreich.*

L'Autriche au commencement de cette guerre a souffert de nombreux insuccès, comme elle l'a souvent fait dans ses guerres, mais presque toujours elle finissait par triompher. Je crois qu'il en sera de même dans celle-ci. Toutefois l'Autriche ne pourra, à la paix, rester ce qu'elle est.

Qu'est-ce que la monarchie des Habsbourg était avant la guerre ? Elle était déchirée par des luttes intestines, la proie de l'exploitation de certains peuples par d'autres. Les Allemands, les Magyars, les Polonais étaient au pinacle et partageaient le pouvoir avec les gouvernants, ils jouissaient d'une énorme influence à la cour, tandis que les autres peuples passaient leur vie au milieu de l'oppression nationale, remplis de haine et de jalousie envers leurs oppresseurs particuliers et en même temps d'inimitié pour l'Etat qui sanctionnait ces iniquités.

Quand l'Autriche commença à comprendre l'erreur de sa politique intérieure, il était trop tard. Les nuages menaçants couvraient déjà le ciel et bientôt la guerre éclata. Malgré ses insuccès du commencement, l'empire des Habsbourg étonna le monde par sa forte résistance. A part quelques défections sporadiques exceptionnelles et relativement rares, tous les peuples de l'Autriche se mirent fidèlement du côté de la monarchie qui avait été une marâtre pour eux. Les espérances qu'une révolution aurait éclaté en Autriche ont été vaines, et à présent les Autrichiens, sans exception de nationalités, croient que la liquidation de la monarchie des Habsbourg ne se réalisera pas dans cette guerre. Mais cela est peu.

Un Etat ne peut se maintenir par la force des baïonnettes ou de la tradition : c'est surtout le cas d'une monarchie gouvernant une dizaine de peuples. Même la Russie, qu'on a nommée une *prison des peuples*, l'opresseur le plus farouche que l'histoire ait connu, a enfin compris la nécessité de transformer sa politique, au moins en face d'un peuple sur une centaine qu'elle domine — les Polonais. Quand aux autres peuples, on ne remarque aucun progrès dans le traitement qu'on leur inflige, mais au contraire, en Ukraine on a constaté une plus grande violence.

¹ *Die Schaffung einer ukrainischen Provinz in Oesterreich* von Dr jur. Michael Lozynskyj. Herausgegeben vom Allgemeinen Ukrainischen Nationalrat. 80 pages, in-8°, Berlin, Krael.

Cependant la Russie s'efforce par tous les moyens d'empêcher la divulgation de tous les faits qui pourraient la compromettre aux yeux de l'Europe devant laquelle elle se drape dans la toge de libératrice des peuples et de la religion. Quoique ce masque de libératrice soit complètement en opposition avec la réalité, néanmoins le fait même qu'elle s'en couvre, démontre qu'elle sent la nécessité de jeter de la poudre aux yeux et de paraître se baser sur une autre raison d'être que celle de la force.

Passons à l'Autriche. Les éléments de géographie politique disent que l'existence de la monarchie des Habsbourg est indispensable; l'équilibre des puissances en Europe le montre aussi bien que la tradition historique. C'est beaucoup, mais ça ne suffit pas. A présent, dans une époque de démocratie et de nationalisme, l'Etat politique doit légitimer sa raison d'être en satisfaisant toutes les aspirations de sa population. Donc, un Etat composé de nombreuses nationalités doit garantir toutes revendications de chacune de ces nationalités.

La situation des petits peuples européens dans les territoires de la monarchie des Habsbourg est telle que, sans pertes douloureuses qu'une nation ne saurait supporter, nul peuple de la monarchie ne pourrait être séparé de l'Autriche-Hongrie.

Cette guerre a abondamment démontré que l'avenir de l'Europe et du monde appartient aux Etats puissants, possédant une nombreuse population et de grandes richesses. Renoncer à appartenir à un grand Etat, c'est renoncer à toute possibilité culturelle et économique que seul il procure; c'est renoncer à faire entendre sa voix dans le concert mondial. Parmi les peuples de l'Autriche, les Ukranien ont encore une autre et forte raison de vouloir une Autriche puissante. C'est qu'elle forme sa seule défense contre la violente politique de russification.

Tout cela peut être compté comme une des raisons démocratiques de l'existence de l'Autriche, mais seulement d'une Autriche qui renonce enfin à sa politique traditionnelle de jouer d'un peuple contre l'autre pour assurer l'équilibre. Si l'Autriche veut continuer à exister, il faut qu'elle se reconstitue sur le plan de la Confédération helvétique, mais il va sans dire que ce ne doit pas être une copie servile. Il s'agirait de s'inspirer de l'esprit de la Suisse qui unit trois peuples en un seul Etat par la communauté d'intérêt, donne à chacun sur le territoire qu'il habite tous les droits nationaux, les mêmes conditions nécessaires à la vie nationale qu'il obtiendrait s'il formait un Etat indépendant.

C'est une telle Autriche qui seule a un sens et un avenir. Tous les autres concepts ne sont que des fruits mort-nés qui doivent mener à une catastrophe. Le livre de Lozinsky qui vient de paraître montre quelles sont les revendications de droit et de politique des Ukranien dans une Autriche constituée en provinces autonomes.

Ce qui indique bien les conditions actuelles en Autriche, c'est que ce livre, à cause de la censure, a dû être publié hors des frontières de l'Autriche. Pourtant nous attirons l'attention des hommes d'Etat autrichiens sur cette œuvre. En même temps nous la recommandons à tous ceux qui étudient les formes de développement des nationalités en général. Ils y trouveront des matériaux exacts et précieux sur la sociologie des nationalités jusqu'à présent si peu étudiée.

Russia and Poland during the war. by Vistulensis Peregrinus. 20 pp. in-8°. Lausanne.

Nous traduisons quelques morceaux de cette intéressante brochure. L'extrait suivant se rapporte aussi bien aux Ukranien qu'aux Polonais et au reste des Russes.

« Il n'y avait nulle liberté de réunion ni d'association, pas même en temps d'élection ; par conséquent aucune vie politique normale n'était possible. De plus, la mauvaise conscience du gouvernement se montrait dans de fréquentes perquisitions chez de respectables citoyens. Ces perquisitions nocturnes et inattendues étaient exécutées d'après l'ancienne manière barbare, sans aucun égard pour la pudeur des femmes et pour la dignité en général. Le résultat de la perquisition était trop souvent le départ du propriétaire du logis perquisitionné au milieu des gendarmes pour aller enfler les rangs de ces prisonniers politiques qui forment une bonne proportion de la population de la Russie. Et le sort de ces milliers de prisonniers politiques était et est encore horrible. Toute cruelle qu'était la vieille Russie despotique envers les hommes et les femmes condamnés pour leurs opinions politiques, la Russie constitutionnelle l'a encore surpassée. Sous le despotisme, la déportation en Sibirie signifiait généralement une vie solitaire et triste, mais tranquille, et souvent avec l'espoir de devenir colon très à son aise ; mais sous le système constitutionnel on envoie les criminels politiques aux endroits les plus affreux du nord de la Sibirie, où les déportés ont la perspective de mourir de froid ou de faim. Sous l'ancien système la vie des bagnes était assez terrible déjà pour les prisonniers politiques, mais le nouveau régime a empiré les choses. Car c'est devenu une méthode régulière des directeurs de bagnes de faire mourir lentement ces prisonniers pour se débarrasser de ces personnages dangereux sans augmenter la liste des exécutions, évitant ainsi de produire une mauvaise impression à Londres et à Paris. Quant aux moyens d'arriver au but désiré, ils sont laissés à la disposition du directeur. Le fouet jusqu'à entraîner la mort était un de ces moyens, appliqué quand le directeur est un partisan de la manière forte. C'est ce qui arrivait avant la guerre, il n'y a pas de raison de croire que cet état de choses ait été altéré depuis.

« Est-ce que cette guerre, pour l'Angleterre et ses alliés, est réellement une guerre d'émancipation des nationalités opprimées, comme M. Asquith le fait croire dans son discours de Dublin ? S'il en est ainsi, que veut-on faire des nationalités opprimées par la Russie ? de la Finlande ? des Lettons et des Lithuaniens ? et des Ukranien ? Et avant tout, qu'est-ce qui arrivera de la Pologne ? »

Das Problem der Ukraine, von GEORGE CLEINOW. Vienne 1915. Edition de la Ligue pour la délivrance de l'Ukraine. 24 pages in-8°.

L'auteur de cette brochure est un publiciste allemand favorablement connu, surtout par un ouvrage en deux volumes sur *L'Avenir de la Pologne*. L'opuscule qu'il vient de faire paraître avec des notes de la Ligue ci-dessus a été publié dans le journal hebdomadaire *Grenzboten*. Au milieu des œuvres publiées sur la question ukrainienne, cette brochure, malgré son peu d'étendue, occupe une place éminente par la manière originale dont est traité le problème.

Ordinairement, on examine le problème de la renaissance ukrainienne en par-

tant du droit idéal de chaque peuple à une existence nationale libre, soit de la capacité du peuple ukrainien d'être indépendant, en se fondant sur des données physiques et historiques ; tandis que Cleinow commence son étude de la question en se demandant si dans la nationalité ukrainienne il existe des couches sociales qui, par leur évolution intellectuelle, économique et morale, pourraient devenir la base du développement national.

Cette question est très importante pour tous, mais surtout pour celui qui s'occupe des événements sociaux. C'est pourquoi ce livre peut être lu avec grand intérêt et profit, par tout lecteur, même s'il ne partage pas sur tous les points l'opinion de l'auteur et ses conclusions.

ERNEST DENIS, professeur à la Sorbonne. *La guerre. Causes immédiates et lointaines. L'intoxication d'un peuple. Le traité de Paris* (Delagrave).

Cette œuvre, d'un savant français distingué, occupe dans la littérature de guerre en France une des premières places, par le sérieux, la connaissance de la cause, son objectivité et son idéalisme. Même dans la société allemande contre laquelle elle est écrite, cette œuvre a trouvé un écho. (Voir *Preussische Jahrbücher*). Quant à la question ukrainienne, ce livre pourtant demande à être lu *cum grano salis*. L'auteur, en analysant la carte de l'Europe, livre d'un cœur joyeux une partie du peuple ukrainien à l'absorption russe et l'autre à la suprématie polonaise.

Nous croyons que l'auteur n'a pas été inspiré par la mauvaise volonté, mais par le manque de connaissances exactes sur la position réelle des choses. Nous nous réservons le droit d'examiner plus tard, plus à fond, la partie du livre qui nous concerne plus spécialement.

In tausend Worten. Die wichtigsten Angaben über die Ukraine und ihr Volk in der Vergangenheit und Gegenwart. Mit einer Karte des Wohngebietes des Ukrainer in Europa, Verlag der Ukrainischen Rundschau, Wien 1915.

Cette brochure est destinée à la propagande. Son but est de faire connaître la question ukrainienne. En quatre pages d'un format commode, elle contient autant de renseignements exacts qu'il était possible d'y insérer. Il serait bon qu'une pareille brochure fût publiée aussi en français.

ALEXINSKY. *La Russie et la guerre*. Paris 1915. Colin. 308 pages. 3 fr. 50.

Nous devons de nouveau occuper les pages de la *Revue Ukrainienne* pour expliquer l'attitude des émigrés ukrainiens révolutionnaires à propos des attaques de l'ex-député à la Douma Alexinsky.

Mes camarades de la Ligue pour la libération de l'Ukraine ont déjà fait une réponse catégorique à l'article d'Alexinsky dans le *Sovremenny Mir* ; nos lecteurs la trouveront dans le N° 2 de la Revue. Ici nous nous arrêterons seulement au chapitre dédié à la question ukrainienne dans le livre nommé ci-dessus et qui vient de paraître : *La Russie et la guerre* :

« La question ukrainienne est peut-être, de toutes les questions nationales existant en Russie, la moins connue du public européen. » C'est ainsi que débute

M. Alexinsky, confirmant une fois de plus les vues superficielles d'une partie des Français touchant le peuple ukrainien. Mais au lieu d'expliquer et d'éclaircir cette question, l'auteur fait suivre cet aveu de déclarations fort peu conformes à la vérité. « Le mouvement national des Ukranien eut un caractère intellectuel et non politique », dit M. Alexinsky, et en preuve il cite le développement de la littérature, de l'histoire, de l'art, etc.

Celui qui connaît l'histoire du mouvement ukrainien n'y voit qu'un des signes légaux du réveil de la nation. Ce mouvement émancipateur intellectuel est tellement uni aux aspirations politiques que les poètes distingués, les philologues et historiens qui se sont fait remarquer dans ce mouvement se trouvent aussi à la tête du mouvement politique tendant à la libération de leur pays. Il n'est besoin que de mentionner la Société Cyril et Methodius à la tête de laquelle se trouvaient l'historien Kostomarov, le poète Chevtchenko, et d'autres hommes remarquables. Elle s'est déclarée ouvertement opposée à la Russie, malgré l'idéal de fédération panslaviste de ses membres.

A cause des persécutions incroyables mises en œuvre par le tsarisme russe, le mouvement ukrainien s'est divisé en deux branches, l'une intellectuelle et éducatrice, l'autre franchement secrète et nationale-révolutionnaire.

Pour qu'un parti populaire aussi fort que le parti révolutionnaire ukrainien (R. U. P.) depuis 1900 pût se former à l'époque de la plus sombre réaction, il fallait qu'il y eut un terrain favorable sur lequel est né et s'est développé ce mouvement.

M. Alexinsky imite l'exemple de la bande noire russe lorsqu'il jette des soupçons sur les sentiments patriotiques et révolutionnaires du grand citoyen d'Ukraine, déporté pour ses idées subversives, en disant qu'il était patriote russe autant que patriote ukrainien. Il ne nous convient pas de prouver ici le contraire. Evidemment, M. Alexinsky a lu les œuvres du grand poète dans les éditions réactionnaires du couvent de Potchayev, où est faussé non seulement l'esprit de la poésie de Chevtchenko, mais même des mots et des phrases séparés sont démarqués. Comme témoignage impartial, citons ici les paroles d'un patriote polonais insurgé, M. Gordon, qui en 1850 a causé longtemps avec le poète à Ouralisk : « Une Ukraine indépendante était le but de ses rêves et la révolution était pour lui une chose inévitable. » Voilà les idées de Chevtchenko.

La plus grande partie des pages consacrées par Alexinsky aux Ukranien sont occupées par des révélations analogues à celles qui remplissaient son article de la revue russe. Les lecteurs ont déjà une réponse à ces insinuations. Ici il faut noter une fois encore que, ni le gouvernement autrichien, ni encore moins son état-major n'ont rien eu à faire avec la fondation de la ligue sus-nommée. M. Alexinsky, pour rechercher les causes d'une pareille organisation anti-gouvernementale russe, devrait s'adresser non à des sources troubles, mais aux conditions anormales au milieu desquelles vit et lutte le peuple ukrainien en Russie. L'idée d'une pareille organisation est née bien avant la guerre, alors que l'ex-député ne trouvait pas à étendre son activité patriotique. Ce n'est pas aux socialistes de s'occuper de provocation nationale et de se mêler des affaires d'autrui. Il va sans dire que nous comprenons les mobiles d'un nationaliste grand-russien, même s'il est social-démocrate, qui veut pour le bien de son peuple entraîner toutes les forces, surtout dans un temps douloureux, sans s'occuper de la justice, et n'a en vue que la défense égoïste

de son Etat. La Ligue pour la libération de l'Ukraine a été exposée aux soupçons myopes de ses ennemis politiques dès le mois de février, quand elle a publié le compte-rendu ¹ de la Commission parlementaire du cercle ukrainien au Reichstag. Ce document a prouvé et réhabilité l'activité irréprochable et patriotique de la Ligue pour le bien du peuple ukrainien.

M. Alexinsky affirme, on ne sait sur quelle preuve, que le mouvement des séparatistes ukraniens en Russie a fait un fiasco complet. Il est trop tôt pour en parler. Nous n'allons pas donner des preuves qui pourraient profiter à nos ennemis, mais nous certifions qu'en ce moment en Ukraine il y a un grand, un intense mouvement révolutionnaire national.

Quant à la déclaration des libéraux ukraniens de Russie qui, *il y a un an*, dans leur unique organe encore existant : *Oukraïnskaïa Jigu*, ont exprimé des sentiments loyaux envers la patrie commune, il ne faut pas lui accorder d'importance spéciale. Dans le numéro de mai-juin 1915 de cette revue, on trouve un article chaleureux à propos des révélations d'Alexinsky, contenant une protestation énergique contre l'utilisation par la presse russe de la situation des Ukranien réduits aux abois par la répression, des gens contraints de se défendre, les mains entravées et baillonnées. D'ailleurs, dans chaque organisme politique il y a des courants différents, et M. Alexinsky ne pose pas de questions de provocateurs aux Polonais parce qu'ils se partagent dans leurs sympathies entre la Russie et l'Autriche. Les Ukranien, comme les autres peuples, sont guidés dans leur politique non par des idées sentimentales et par un attachement à un Etat quelconque, mais seulement par le calcul des intérêts particuliers de leur nation. On ne peut demander d'attachement à un peuple forcé d'appartenir à un empire contre sa volonté, sans plébiscite.

Pour les Ukranien qui cherchent à se créer un Etat à eux, comprenant toute leur nation, peu leur vaut la personne des gouvernants qui tiennent en servitude leurs peuples. La routine, en l'état de choses actuel, ne garde sa force que momentanément. L'heure viendra où le gouvernement actuel russe ne fera plus rien en Ukraine où les deux peuples frères auront entre eux des relations normales entre égaux et libres. Pourquoi donc les Ukranien s'arrêteraient-ils sur le chemin vers l'idéal de l'indépendance ?

BENJAMIN DOUKELSKY.

Chronique.

L'inscription de l'Anhelowytch. Etrange souvenir de l'ancien temps.

Vis-à-vis de la cathédrale de Saint-Georges à Lemberg s'élève un magnifique palais en style Louis XV, demeure du métropolitain, d'où l'on a une vue magnifique sur tout Lviv, et au loin sur la campagne, et jusqu'à

¹ Voir page 100 de ce numéro. (Réd.)

Kamionka Strumylowa, Janow et Przemyślany. Jusqu'en 1888 on pouvait lire dans une chambre du rez-de-chaussée l'inscription suivante, très significative : « L'ennemi de l'Autriche ne peut demeurer dans ce palais : il y est tourmenté nuit et jour. *L'emprisonnement du métropolite est une garantie de la victoire de nos troupes et de l'élévation de l'Autriche. Castigans castigavit me Dominus sed morti non tradidit.* »

Ce qui attendait l'Ukraine de la part de la Russie.

Un correspondant des *Novye Dni* a donné il y a quelque temps un tableau intéressant de l'« organisation future » de la Galicie. Il a un intérêt tout particulier pour les Ukranien. Nous y trouvons entre autres ces mots : « Nous devons penser avant tout aux Russes de Galicie. Il est indispensable de prendre soin de leur situation. Nos efforts, naturellement, ne tendront pas à procurer les particularités de l'organisation constitutionnelle de l'Autriche. La Russie rouge, notre ancien territoire, ne sera pas transformé en marche avec des concessions en faveur du passé étranger et aux dépens de l'avenir. La Russie rouge sera russe et il n'y aura pas un coin pour la floraison du Maseppisme stérile. »

Le Musée national ukrainien à Lemberg.

Le Musée national ukrainien a eu pour origine le Musée diocésain fondé par le comte A. Cheptytski, le métropolite, en 1905, et qui en relativement très peu de temps possédait déjà (à la fin de 1909), huit mille numéros contenant dix mille objets se rapportant à tous les domaines de la culture nationale ukrainienne. En 1910 ce Musée fut transformé en Musée national qui fut gratifié d'objets d'une valeur d'environ 900 000 couronnes par le métropolite. Ce Musée possède actuellement 1700 manuscrits datant de 1307 jusqu'au XVIII^e siècle ; 2400 volumes imprimés de 1470 au XVIII^e siècle, 3600 pièces officielles du XV^e au XVIII^e siècle, 600 icônes slaves-byzantines, 120 esquisses de tableaux de sainteté, 150 gravures sur bois slaves-byzantines, 160 sculptures et gravures, 420 broderies et étoffes, 920 objets ethnographiques, 1500 broderies populaires, 250 objets trouvés dans des fouilles, 100 dessins d'anciens monuments, 400 plans, cartes, 400 photographies d'objets d'art, 300 objets ethnographiques de la Ruthénie blanche et une bibliothèque spéciale pour la science de l'art et la muséologie.

On ne peut encore dire exactement quels dommages ce Musée a soufferts de la part des Russes. Beaucoup des choses les plus précieuses ont été volées. Le gardien du Musée, le Dr Svientsitski a été emmené par les Russes lors de leur retraite de Lemberg.

Un correspondant russe sur la culture ukrainienne en Galicie.

Les Russes ont l'habitude de déclarer qu'ils apportent la délivrance à leurs frères « opprimés » de Galicie, qu'ils apportent dans ce pays la liberté et la culture, tandis que l'on sait que les Ukranien de Galicie se gardent de toutes leurs forces de ces présents grecs (*Timeo Danaos et dona ferentes*) du tsar. Il n'est pas sans intérêt de recueillir de la bouche même des « libérateurs » eux-mêmes l'aveu des vues qu'ils nourrissaient et d'apprendre qu'en réalité la culture est beaucoup plus avancée en Galicie qu'en Russie.

Nous trouvons un pareil aveu dans un article de *A. Alexandrow* dans le numéro du 8 (21 nouveau style) mai du *Reich*, sous le titre : Les enfants de Galicie.

D'après ses propres observations sur les enfants de paysans ukrainiens, surtout dans la contrée de Tovmatsch, le correspondant écrit que ces enfants frappent par leur intelligence et leurs connaissances. « Une fois je m'adressai à un groupe de petits paysans et je leur demandai : « Eh bien ! mes enfants, savez-vous qui était Tarass Chevtchenko ? » Et je reçus la réponse inespérée : « Un génie, notre plus grand poète », et les garçons commencèrent à déclamer des poésies de Chevtchenko. Ces enfants doivent incontestablement leur développement intellectuel à leurs excellentes écoles primaires et au haut niveau de culture et de morale des instituteurs. L'amour de la langue maternelle qu'ils ont su conserver pendant des siècles est vraiment touchant. »

Le correspondant termine son article par un appel au gouvernement russe pour qu'il défende les droits nationaux du peuple. « Le meilleur moyen de gagner les sympathies des habitants des pays occupés, c'est de leur reconnaître leurs droits naturels et l'usage de leur langue maternelle. C'est le jugement de gens impartiaux qui veulent venir en Galicie non avec des pierres, mais avec du pain. »

Du pain et non une pierre.

Trois médecins viennois sont revenus de Lwiw (Lemberg) à Vienne ces jours-ci. Ils avaient résidé dans la première ville pendant l'invasion russe et ils racontent dans la *Neue Freie Presse* ce qu'ils ont vu. Nous lisons entre autre que toutes les couches de la population étaient solidaires devant les envahisseurs. Ainsi à Drohobytch le curé ukrainien a pendant plusieurs mois donné asile dans l'église à cent dix enfants juifs et les a ainsi sauvés des Russes. La même chose s'est passée souvent aussi à Lemberg. C'est un exemple de véritable charité chrétienne.

(Dilo.)

Les nationalités à la Douma.

Les groupes nationaux de la douma d'empire, letton, esthonien, lithuanien, arménien, tartare, géorgien et juif — les Ukranien, comme on le sait, sont privés par la loi de toute représentation nationale, ont déposé une déclaration sur la suppression indispensable par une loi de toutes restrictions administratives dirigées contre les nationalités particulières, et contre les confessions religieuses. Cette proposition a été rejetée par cent quatre vingt onze voix contre cent soixante deux.

Patriotes ukraniens.

Le Dr Théophile Dembitzki, a légué comme on l'a vu à l'ouverture de son testament, toute sa fortune de plus d'un demi-million de couronnes pour des buts nationaux ukraniens. L'académie des sciences Chevtchenko à Lemberg, reçoit la grande propriété de Beleluya dans le district de Snia-tyn; la société d'éducation Prosvita reçoit 20000 couronnes; de très nombreuses sociétés de développement intellectuel reçoivent des legs plus ou moins importants.

Antoine Knybnylzi, propriétaire à Hrabowetz, district de Bohorod-tschany mort au mois de février, a légué toute sa fortune, de 200 000 couronnes au peuple ukrainien. Ce testament, par suite de l'invasion russe, n'a été connu que longtemps après la mort du testateur. Le peuple ukrainien gardera longtemps le souvenir de ces deux excellents fils.

(*Ukrainische Nachrichten*)

Inique arrestation en France.

Un Ukranien de Stavropol, *M. Théodore Onipko* ex-président du « Cercle ukrainien à Paris » en 1909, membre du club ukrainien de la première douma d'empire, s'est au commencement de la guerre, engagé avec d'autres camarades ukraniens dans l'armée française; il s'y est distingué, fut grièvement blessé et a été traité pendant six mois dans un hôpital de Nice. Il y a quelques jours, dit la « Guerre Sociale », ce brave soldat avant d'être entièrement guéri de ses blessures, a été arrêté et mis en prison sur le rapport du capitaine Bessac sous le prétexte que le major l'aurait reconnu malade sans son assentiment à lui, Bessac, commandant du dépôt. Il est intéressant de remarquer que ce capitaine n'a jamais été au front et que M. Onipko s'était engagé par patriotisme ukrainien.

Séance plénière du Conseil national ukranien.

Par suite de l'offensive victorieuse des troupes alliées contre la Russie et leur avance dans le territoire ukranien (Cholm-Volhynie), la direction du Conseil national (D^r Kost Lévytsky, Nicolas v. Vassilko, D^r Eugène Olesnytsky, Nicolas Hankiewytch et D^r Léon Batchynsky) avait convoqué une séance plénière du Conseil national.

Le président, le D^r Kost Lévytsky, ouvrit la séance par une allocution éloquente où il appuya sur l'importance historique du moment où les troupes austro-hongroises et leurs alliés les Allemands, après une série de glorieux exploits, foulent le sol de l'Ukraine.

Sur la proposition du député Nicolas Vassilko, on acclama l'envoi d'une dépêche de félicitation à l'empereur, à l'archiduc-héritier Karl-Franz-Josef, au commandant en chef de l'armée, le feld-maréchal archiduc Frédéric.

La situation faite aux Ukranien par les victoires des armées donna lieu à une conférence du D^r Hankiewytch et à un débat qui dura plusieurs heures, après quoi furent votées à l'unanimité les résolutions que nous reproduisons dans les documents avec le texte du télégramme à l'empereur et sa réponse.

L'archiduc-héritier chez les légionnaires ukraniens.

Le 23 juillet, lors de la visite de l'archiduc-héritier sur le front galicien, une compagnie de tireurs ukraniens lui a été présentée. Après lecture du rapport du capitaine Diduschok qui informa l'archiduc du nombre et de la conduite des légionnaires, l'héritier a dit : « Je me réjouis fort de vous voir aujourd'hui, j'ai beaucoup entendu parler de vos actions héroïques. J'ai aussi entendu vanter la fidélité du peuple ukranien qui a eu tant à souffrir de la part de l'ennemi. Vous êtes la gloire et l'honneur de la nation ukrannienne. » Ensuite l'archiduc entra en conversation avec quelques volontaires, puis il prit congé des légionnaires au milieu des hourras et des vivats.

Légionnaires décorés.

Roman Dudynsky, sotnik (capitaine) des volontaires ukraniens, a reçu la plus haute récompense pour ses mérites (*ignum laudis*). L'enseigne Petro Diduschok, le sergent-major Dmitro Kotchouba, le convoyeur Fedir Tchernyk et les tireurs Fedir Sadchengtsa et Julian Chev-schouk ont reçu la médaille d'argent pour la bravoure (première classe) : l'enseigne Wassyl Kossak et le caporal Eugène Jassenytsky la médaille d'argent de seconde classe.

Documents.

Résolution votée à l'unanimité à la séance du Grand Conseil national ukranien le 18 août 1915.

Le Conseil national ukranien salue avec joie et admiration la marche triomphale des armées héroïques des empires alliés à l'Est contre l'ennemi héréditaire de l'Ukraine.

Le Conseil national, plein de joie, salue ce moment historique où non-seulement la libération des territoires ukraniens en Autriche de l'invasion moscovite mais où les armées victorieuses sont entrées dans l'Ukraine russe, dans les gouvernements de Cholm et de Volhynie et ont délivré deux villes principales de l'ancien royaume d'Ukraine : Cholm et Vladimir de Volhynie.

Le Conseil national ukranien envoie un salut fraternel aux Ukrainiens de l'autre côté de la frontière pour lesquels la délivrance de l'esclavage russe s'approche avec l'avance victorieuse des armées alliées.

Le Conseil national apporte à tous les peuples asservis par le tsarisme le salut, exprime aussi au nom du peuple ukranien comme son représentant supérieur, le désir et la sûre espérance qu'on reconnaîtra au peuple ukranien le droit de décider sur son bien et son avenir dans les territoires ukraniens et que les empires ne permettront pas que les terres ukrainiennes enlevées au tsarisme par les exploits héroïques des armées des empires alliés tombent entre les mains d'une domination étrangère. Surtout le Conseil national proteste contre l'idée de rattacher aucune partie du territoire ukranien à l'Etat polonais qu'on parle d'établir.

Le Conseil national ukranien au nom de l'Ukraine entière, en exprimant la bienvenue aux armées alliées et sa reconnaissance, est sûr que cette marche victorieuse apportera à l'Ukraine russe la liberté et aussi remplira sa mission historique de protection de la liberté et de la civilisation contre la barbarie.

Dépêche du Conseil national ukranien à l'empereur d'Autriche.

Le Conseil national ukranien inspiré par l'enthousiasme du succès sans exemple des glorieuses victoires remportées sur l'ennemi héréditaire de l'Ukraine dépose aux pieds de Votre Majesté les félicitations les plus

dévouées. Cet hommage, venant du plus profond respect pour la personne sacrée de Votre Majesté correspond aux sentiments d'inébranlable attachement de la nation ukranienne en Autriche pour la maison impériale sous le sceptre de laquelle elle a trouvé le seul asile pour son développement national, intellectuel et économique; elle répond aussi aux espérances joyeuses des Ukranien soupirant sous le joug pesant de notre ennemi héréditaire. Par les victoires continuelles des armées alliées, par l'offensive sur le sol historique de l'Ukraine en Russie, qui a commencé par la prise de Cholm et la marche en Volhynie, ils voient s'approcher leur délivrance d'un joug insupportable.

Le Conseil national déclare donc solennellement que le peuple ukrainien en Autriche est unanime, en se serrant autour du trône de Votre Majesté, pour réclamer la gracieuse et puissante aide de Votre Majesté contre la séparation du territoire ukrainien et son rattachement à un Etat polonais, réclamés par le Comité national polonais dans sa proclamation du 7 août de cette année.

Réponse de l'empereur :

Sa Majesté apostolique impériale et royale remercie cordialement pour l'expression de dévouement et de fidélité et pour les félicitations patriotiques pour les glorieuses victoires des troupes alliées.

Sur l'ordre de Sa Majesté, le directeur du cabinet.

BARON DE SCHIESSE.

Protestation du Conseil national ukrainien contre la transportation en masse des populations ukrainiennes de la Galicie orientale et de la Bukovine en Russie.

Dans sa retraite devant la marche triomphante des armées alliées, le haut commandement de l'armée russe en Galicie et en Bukovine a publié des ordres qui sont dirigés non seulement contre l'Autriche, mais surtout contre la nation ukrainienne. Ces mesures montrent dans leur nudité les moyens barbares de combattre des Moscovites qui équivalent à chaque pas à une tactique de massacre des Ukranien.

Les armées autrichiennes ont trouvé un ordre du jour du 17^e corps d'armée, en date du 20 juin 1915 (2 juillet), lequel contient des instructions aux armées russes en cas de retraite de la Galicie. On y voit entre autres : Forcer par tous les moyens et même par la violence la population des districts de la Galicie orientale et de la Bukovine à se retirer avec les troupes en retraite.

Derrière le front emmener tout le bétail, tous les chevaux, tous les objets de bronze, les cloches; d'annihiler tout ce qui pourrait être utile

aux armées ennemies, de même que tous les instruments aratoires et, avant tout, toutes les provisions possédées par les populations et qu'on ne pourrait emmener.

Par suite de cet ordre du jour, les armées russes ont évacué de force en Russie toute la population des districts d'où les Russes étaient repoussés, au moyen de menaces et de la terreur, en racontant des mensonges sur les cruautés des armées alliées. En même temps on enlevait tout ce qui avait quelque prix et qu'on pouvait prendre. Tout le reste fut livré aux flammes.

La population fut envoyée au fond de la Russie, surtout dans les gouvernements ukraniens, on la laissa là dans la plus grande misère, exposée à mourir de faim.

La ruse des Moscovites va jusqu'à faire croire aux Ukranien que ces évacués sont des victimes des violences autrichiennes, afin d'étouffer les sympathies pour l'Autriche et d'exciter la haine de ce pays.

On ne peut jusqu'ici donner un chiffre exact des Ukranien enlevés de Galicie et de Bukovine, mais il est certainement très élevé et n'est pas loin de plusieurs dizaines de mille.

Aucune autre puissance n'aurait dans cette guerre expulsé en masses la population paisible, non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants, en détruisant et en pillant toutes les propriétés. Cette conduite barbare qui viole d'une façon inouïe les droits des gens, qui se rit des principes les plus élémentaires de l'humanité, reste la spécialité exclusive de la manière russe de faire la guerre et de la culture russe. On arrache à leurs foyers des milliers d'innocents, paisibles sujets autrichiens, des familles de paysans, on pille tout ce qu'elles possédaient, on les ruine de fond en comble et on les condamne à un avenir inconnu. Telle est la réalisation de la promesse de libération faite par leurs frères slaves !

Le but de ces moyens criminels c'est sans doute la suppression de la population de ces contrées pour que l'armée autrichienne ne puisse s'augmenter, mais surtout, tout cela est dirigé contre le peuple ukranien qui souffre de ces mesures.

Cette conduite de la Russie met le comble à toute une suite de mesures arbitraires du gouvernement contre notre peuple, à qui il défend l'usage de sa langue et de sa littérature, ferme ses écoles, ses institutions culturelles et économiques, où il confisque les propriétés, pille les banques, enlève et transporte les plus notables citoyens, fait violence à l'Eglise et à la religion.

La Russie n'a pas réussi à s'emparer pour toujours du Piémont ukranien et à le fouler aux pieds de ses gouvernants. C'est pourquoi elle profite de sa retraite honteuse pour recourir à la cruauté et pour commettre les plus grands forfaits contre les Ukranien en Galicie et en

Bukovine, pour affaiblir et ébranler leur force dans le seul pays où ils puissent se développer, et pour dépeupler leur territoire florissant jusqu'ici.

Contre les mesures sans précédents dans l'histoire, adoptées par le haut commandement des armées russes, le Conseil national ukrainien, au nom de tout le peuple ukrainien, publie cette protestation solennelle et il laisse au monde civilisé juger cet infame acte de violence.

En même temps, le Conseil national ukrainien exprime sa profonde sympathie à ses milliers de concitoyens enlevés par leur ennemi séculaire, croyant fermement qu'avec la défaite définitive de cet ennemi acharné luira le beau jour de la délivrance de l'Ukraine et du retour des évacués dans leurs foyers.

Le Conseil national adresse aux chefs de l'armée impériale et royale et aussi aux administrateurs impériaux et royaux de la Galicie-bukovine un appel chaleureux pour qu'ils facilitent de toutes façons possibles le retour de ces innocentes victimes de la violence russe, et leur rendent leurs demeures et leurs droits civils.

Vienne le 11 août 1915.

Deuxième lettre des prisonniers ukrainiens de Russie en Allemagne à la Ligue pour la libération de l'Ukraine.

Un groupe de prisonniers ukrainiens à R., en Allemagne, ayant pris connaissance du programme de la Ligue pour la libération de l'Ukraine grâce à un de vos collaborateurs, vous envoie ses souhaits cordiaux de mener à bonne fin la cause de la libération et du progrès intellectuel de notre contrée natale.

De tout cœur nous vous remercions d'avoir établi dans notre camp une bibliothèque qui nous a donné, pauvres ignorants, la possibilité de nous instruire et de nous faire marcher sur le chemin de la culture politique et sociale.

Nous savons que votre œuvre est pénible, que beaucoup de forces d'obscurantisme luttent contre vous, mais nous sommes persuadés que la vérité triomphera et qu'elle éclairera bientôt toute notre chère Ukraine.

Nous envoyons nos meilleures félicitations à nos lutteurs pour la cause nationale !

Au nom du groupe ont signé cinq personnes.

Le tzar et les Ukrainiens.

Nous lisons dans la *Gazette de Lausanne* du 31 août 1915 :

A la suite de la déclaration de M. Goremykine à la Douma concernant toutes les nationalités de la Russie, le comte Michel Tychkievitch qui joue

un rôle important en Ukraine comme chef du parti conservateur et dont le nom est entouré d'une grande popularité dans son pays, a adressé au tzar le télégramme suivant par l'intermédiaire du ministre de la cour :

Au nom d'un groupe d'Ukraniens réunis en Suisse, confiants dans l'avenir et les nobles déclarations du gouvernement impérial, je prie votre Excellence de déposer au pied de Sa Majesté l'Empereur l'expression de notre profonde reconnaissance et de notre inébranlable fidélité.

Le 24 août, le comte de Tychkievitch a reçu cette réponse :

Sa Majesté m'a donné l'ordre de vous remercier ainsi que le groupe d'Ukraniens réunis en Suisse pour les sentiments exprimés dans votre télégramme.

Ministre de la Cour Impériale :

Comte FREDERICHs.

Rapport de la Commission de contrôle sur l'activité de la Ligue.

Voici in extenso le rapport sur l'activité de la commission du « Club Ukrainien »¹ élu dans la séance du 22 décembre 1914 et formé de MM. le docteur Eugène Petrouchevitch, le Père Etienne Omchkevitch et le Dr Isidore Goloubovitch, dans le but de scruter, sur sa prière, l'activité de la Ligue pour la Libération de l'Ukraine.

A dix heures du matin, le 23 décembre 1914, la dite commission s'est rendue au local de la Ligue où lui ont été soumis les comptes de l'activité et des travaux de la Ligue. Elle a examiné à fond et à tous les points de vue toute l'action de la Ligue : sa fondation, ses statuts, son attitude envers le Conseil national ukrainien, envers l'Autriche et l'Allemagne, ses rapports avec l'Ukraine russe, son attitude envers les émigrés ukrainiens qui lui sont sympathiques, son programme, sur la base duquel toute l'œuvre de la Ligue s'est étendue, son activité littéraire en Autriche et ailleurs, son activité pour répandre des renseignements en Autriche, en Allemagne, en Turquie, en Bulgarie, en Roumanie, en Suède, en Italie, en Suisse et dans d'autres pays européens, son action dans l'Ukraine russe, ses soins des prisonniers de guerre ukrainiens — en général tout ce que fait la Ligue pour réaliser son programme. Tout ce qui leur a été montré était supporté par des preuves, des papiers, des œuvres imprimées, des lettres, des compte-rendus des ses délégués et par beaucoup d'autres documents.

On soumet aussi à la Commission le livre de caisse, en expliquant en détail le doit et avoir.

¹ L'organisation parlementaire des Ukrainiens de Galicie au Reichstag à Vienne.

Après quatre heures de travail incessant, la Commission termina son travail à 2 heures après-midi et rédigea la conclusion suivante :

1. La Ligue pour la Libération de l'Ukraine travaille selon son programme et n'a jamais trahi la cause nationale de l'Ukraine, ni son programme.

2. L'œuvre de la Ligue est extrêmement utile à la cause ukrainienne et elle mérite la reconnaissance et l'appui de chacun.

3. L'œuvre de la Ligue est extrêmement solide, étonnamment féconde, heureuse et variée.

4. La Ligue emploie ses ressources d'une façon économe et pratique, elle ne s'en sert que dans l'intérêt de la cause ukrainienne, elle ne les gaspille pas et ne les dépense pas dans des buts déshonnêtes.

Vu ce qui précède, la commission en déposant ses pouvoirs a exprimé aux représentants de la Ligue sa gratitude et a résolu de proposer au Club ukrainien de reconnaître l'activité de la Ligue comme patriotique, utile et irréprochable.

Vienne, le 23 décembre 1914.

Signatures : D^r PETROUCHEVITCH, vice-président.

D^r ISIDORE GOLOBOVITCH,

S. ONICHKEVITCH, prêtre.

« Le Club ukrainien, dans sa séance du 24 décembre, a vu le rapport de la Commission, a reconnu à l'unanimité l'activité de la Ligue comme patriotique, utile et irréprochable.

Ont signé, pour le bureau du Club ukrainien :

D^r KOST LEVITZKY, président.

D^r PETROUCHEVITCH, vice-président.

•

Appel au monde civilisé.

La Géorgie, avec près de trois millions d'habitants, occupe la partie de la Transcaucasie qui occupe le bassin du Rion, affluent de la mer Noire, et celui de la Koura, qui se jette dans la Caspienne. La capitale de la Géorgie est Tiflis.

Les Géorgiens ont leur littérature, datant des premiers siècles de l'ère chrétienne; leurs souvenirs historiques remontent à plus de quatre mille ans. Le pays, d'un bout à l'autre, est couvert de monuments historiques qui reflètent l'âme créatrice du peuple géorgien et qui éveillent l'admiration des voyageurs européens.

Epuisée par des guerres séculaires contre les conquérants persans, arabes, turcs, et par les luttes contre les tribus pillardes des montagnes, la Géorgie s'est volontairement mise sous la protection de la Russie, orthodoxe comme elle. L'impératrice Catherine II, d'une part, et le roi du

Karthli, Heraclius, de l'autre, conclurent un traité par lequel, en 1783, le roi se déclarait vassal de la Russie. Son pays devait conserver son autonomie, son administration absolument indépendante. Après la mort d'Alexandre 1^{er}, la Russie ne fut plus fidèle au traité; petit à petit elle abolit complètement l'autonomie de ce pays. L'autocéphalie dont l'Eglise géorgienne jouissait depuis plus de mille ans et qui avait toujours été respectée par les conquérants asiatiques, fut abolie par la Russie, contrairement aux canons ecclésiastiques et malgré les désirs de la nation. Ainsi fut violé le 8^e article du traité qui dit entre autres : « Le Saint Synode (russe) ne se mêlera jamais, de quelque manière que ce soit, des affaires de l'Eglise de Géorgie ». La violence et la déportation en Sibérie imposèrent le silence aux protestataires.

Depuis lors, le sort du peuple géorgien dépend entièrement de fonctionnaires russes qui ne connaissent pas les idées et les aspirations de leurs administrés. Dans les tribunaux, la procédure a lieu en langue russe, par l'intermédiaire d'interprètes ignorants; la langue géorgienne est bannie des écoles: l'enfant, dès les premiers jours, n'y entend qu'une langue étrangère, le russe, qui est la base de toute l'instruction. Les écoles en Géorgie servent plutôt de moyens de torture, d'abrutissement et de dégradation.

La politique de russification domine même dans les questions de culte; la langue géorgienne, dans les églises, a été remplacée par le slavon.

Le peuple géorgien ne peut pas oublier comment son amour-propre national est offensé, son existence menacée, ses droits les plus élémentaires violés, sa religion opprimée; il n'a jamais abandonné l'idée de s'affranchir du joug russe; il nourrit cette idée depuis un siècle. Pendant la révolution russe de 1905, la nation géorgienne a réclamé la restauration de son autonomie dans les cadres du traité de 1783; de son côté, le clergé géorgien a demandé le rétablissement de l'autocéphalie pour son Eglise. Le gouvernement russe a répondu à ces justes revendications par le feu et par le fer. Sur l'ordre du gouvernement, les cosaques, à Tiflis, se ruèrent sur les prêtres sans armes et les frappèrent avec des knouts. Pour faire taire le peuple géorgien, le gouvernement russe s'adressa au patriarche grec de Constantinople et lui demanda la sanction de l'abolition de l'autocéphalie de l'Eglise géorgienne, afin de légitimer ses actes trop illégitimes. Mais le patriarche Joachim s'y opposa, déclarant que l'Eglise géorgienne était beaucoup plus ancienne que l'Eglise russe et que son autocéphalie était sanctionnée par les conciles des Saints-Pères depuis des siècles.

Tout en russifiant le pays, le gouvernement russe cherche par tous les moyens à ruiner les Géorgiens. Il dépouilla les églises et les monastères géorgiens de leurs richesses et de leurs précieux objets d'art historiques. Il s'appropriä des domaines ecclésiastiques d'une valeur de plusieurs

millions de roubles. Il distribua aux colons paysans russes les biens de l'ancien Etat géorgien, tout en refusant aux paysans géorgiens eux-mêmes l'autorisation de s'y établir. En 1912, presque au centre de la Géorgie, dans le district de Gori, le gouvernement a voulu exproprier les propriétés privées de trente mille paysans géorgiens, afin d'établir un polygone militaire. Et c'est seulement grâce à la protestation unanime et énergique de la presse géorgienne et aussi à l'intervention de l'opinion publique en Europe, que le gouvernement russe abandonna cette idée hideuse.

Mais peut-être la Géorgie en se liant avec la Russie a-t-elle obtenu le repos et la tranquillité après ses guerres séculaires ? Nullement. Peu après la Russie a commencé ses campagnes de conquêtes contre la Perse, la Turquie et toutes les peuplades du Caucase. Et dans toutes ces campagnes les Géorgiens se sont battus en première ligne et servaient toujours d'avant garde aux soldats russes. En 1886, le gouvernement russe introduisit en Géorgie, toujours en violation du traité, le service militaire obligatoire en cantonnant les Géorgiens au nord de la Russie, voir même en Sibérie, dont le climat rigoureux est néfaste aux soldats transcauciens habitués au climat tempéré de leur pays. La plupart d'entre eux périssent ou deviennent tuberculeux. Et ce peuple même a donné pendant la guerre actuelle plus de trois cent mille combattants qui luttent contre les Austro-Allemands et les Turcs.

Dès le début des hostilités actuelles on a déclaré bien haut que la guerre était faite au nom de la civilisation, pour préserver les petites nationalités, pour la justice universelle, pour la paix mondiale et pour obtenir des conditions dans lesquelles les petites nations puissent se développer librement.

Nous voulons bien croire à la sincérité de cette belle déclaration de la part du monde civilisé. Mais lorsque le gouvernement russe répète la même chose, nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire amèrement. Nous sommes convaincus que la Russie après la guerre suivra la même politique de russification, pratiquée par elle avant la guerre. En exposant devant le monde civilisé les misères et les souffrances du peuple géorgien il nous plaît d'espérer qu'il prononcera son jugement dans toute son impartialité.

Le Comité de la « Géorgie libre ».

Un manifeste américain où les Ukranienis ne sont pas oubliés.

Le 10 juin a été fondée à Scranton, Etats-Unis, la Ligue internationale pour l'équité et la liberté. Nous extrayons les paragraphes suivants du manifeste où sont expliqués les principes de la Ligue :

La nouvelle Europe qui sortira de la grande guerre vaudra-t-elle

mieux que la vieille Europe qui est en train de tomber en ruines ? Voilà une question à laquelle le peuple américain ne peut rester indifférent.

L'avenir de l'Amérique dépend aussi de celui de l'Europe, dont le sort est fait non seulement par les grandes et les petites nations, mais aussi par les grandes et les petites races qui n'ont pas leur propre Etat. Les droits d'autonomie ont été refusés à bien des races d'Europe. C'est une des principales causes de la guerre et nulle paix n'est possible tant que les Alsaciens-Lorrains, les Danois du Schleswig, les Bulgares de Macédoine, les Serbo-Croates du Banat, de Bosnie et d'Herzégovine, les Roumains de Transylvanie et de Bessarabie, les Slovaques du nord-ouest de la Hongrie, les Ruthènes du nord de la Hongrie, de la Bukovine et de l'Ukraine russe (sud et sud-ouest de la Russie), les Polonais de la Pologne prussienne et russe, de la Galicie occidentale, les Russiens-Blancs, les Lithuaniens et les Esthoniens des provinces baltiques, au nord-est de la Russie et à l'est de la Prusse, les Finnois et les Finno-Suédois de Finlande, les races du Caucase, les Tchèques et les Moraves d'Autriche, les Juifs, etc., ne jouissent pas des droits accaparés par les races dominantes.

Ces races n'ont peut-être pas toutes produit les mêmes grandes œuvres en littérature, en art, en gouvernement qu'en France, en Espagne, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, inspirant le sentiment national, mais toutes ont le souvenir d'un attachement tenace à leur religion, à leur langue pendant des siècles d'oppression, mêlé à l'obscur tradition des anciens jours de leur indépendance et éclairé par l'espoir d'une vie nationale à l'avenir. Ces aspirations méritent plus de respect des nations occidentales, car l'humanité a plus à attendre du développement de nouvelles nations civilisées formées d'anciennes races vigoureuses, que de la submersion de ces races sous un flot de russification ou de germanisation.

Aucune race européenne ne doit être dénationalisée. Elles sont toutes également dignes, quoiqu'elles ne possèdent pas toutes le même degré de civilisation. Depuis que la Révolution française a éveillé les peuples à la démocratie, l'Europe a eu des vingtaines de races qui ont été revivifiées, mais par un exemple de race morte.

Il est bien naturel que les différents peuples homogènes en Europe, habitant divers territoires, aient le désir de se gouverner eux-mêmes sur leur propre sol qu'ils occupent depuis des siècles.

Au nom des peuples européens opprimés et qui ne peuvent exprimer leurs revendications dans leurs propres pays, nous faisons un appel à toute l'humanité et surtout au peuple et au gouvernement des Etats-Unis en faveur des opprimés.

FRUTH SEEKER, New-York.

Livres et journaux.

Kriegs-Ausgabe der Kosmos-Korrespondenz. N° 23. Stuttgart.

La vie naturelle. N° 7. Paris.

Bollettino. N° 1. Zurich.

Die Feder. N° 387. Berlin.

Praca, journal polonais hebdomadaire. Posen. N° 31.

Kambana. N° 2119. Sofia.

La revue de Pologne. N° 7-8. Paris.

Mon chez moi. N° 8. Lausanne.

Le Réveil, communiste-anarchiste. Genève. N° 414.

El Universo. N° 5027. Madrid.

The Belfast News-Letter. Angleterre.

La Libre Pensée internationale. N° 38. Lausanne.

A. FRUNZA. *Romania Mare*.

C. ARBUKE. *Liberarea basarabiei*.

GH. DIGNIS. *Sub jug strain!* Tous les trois livres « Editura ligei pentru liberarea basarabei ». Bucarest, 19, Strada Regala.

Tchercona Kalyna, recueil N° 2, dédié aux volontaires ukraniens, édition de l'Union nationale des instituteurs ukraniens.

Die Schildwache. N° 42. Baden.

L. TSEBELSKI. L'ukranisme est-il une intrigue allemande? Réponse aux russo-philosophes Ya. Romanschouk et Dr H. Bobtschef. (Trad. de l'ukrainien en bulgare), Sofia. 112 p., in-8.

Prof. M. HROUCHEVSKY. Comment vit le peuple ukrainien? Petite histoire de l'Ukraine. Constantinople (en ukrainien). 108 p., in-12, avec carte.

Melouda-Sprachführer. Ruthenisch, von Kort. Krakalia Langenscheidtsche Verlagshandlung Berlin-Schöneberg (avec une carte de l'Ukraine).

KARL KAUTZKY. La puissance nationale, la puissance impériale et l'alliance des puissances (trad. ukrainienne), 22p., in-8, 1915.

KARL KAUTZKY. Nationaliste et internationaliste, 54 p., in-8 (trad. de l'allemand en ukrainien).

A. BACH. Le roi famine (trad. du russe en ukrainien). 71 p., in-8.

A. BACH. Essais d'économie politique. Parties I-III (trad. du russe en ukrainien), 104 p., in-8.

RENNER et HAMMER. Recueil d'articles. La question nationale, internationalisme, impérialisme et socialisme (traduit de l'allemand en ukrainien), 104 p., in-8.

KARL RENNER. La nation comme idée du droit et l'internationale (trad. de l'allemand en ukrainien), 20p., in-8.

V. RUMINSKY. Soulèvement des paysans en Angleterre (trad. du russe en ukrainien), 25 p., in-8.

CH. JITLOVSKY. Le socialisme et la question nationale (trad. du russe), 68 p., in-8.

Revue ukrainiennes.

Ukrainische Nachrichten, édités par la Ligue pour la libération de l'Ukraine; rédacteur O. Batchynsky, Wien VIII, Josephstättstrasse, 79.

Vistnyk Soïouza, Feuille d'avis de la Ligue pour la libération de l'Ukraine, en ukrainien, même rédacteur et même adresse.

Ukrainisches Korrespondenzblatt, édité par Dr K. Levytsky; rédacteur W. Paneïko, Wien VIII, Josephstättstrasse, 43-45.

Dilo (Action), en ukrainien, mêmes détails.

Ukrainische Rundschau, mensuel, sous la direction de M. Dr W. Kouchnir, Wien VIII, Gersthoferstrasse, 68.

L'Ukraine, journal hebdomadaire en français, Lausanne, Imprimeries réunies, avenue de la Gare.

Narodny Golos. Tchernovitz.

Swoboda, journal officiel de l'Association nationale ukrainienne Jersey-City, Etats-Unis.

Oukraïnske Slovo (La parole ukrainienne). Lwiw, Galicie.

Narodnyï Holos (La voix du peuple), Tchernovitz, Bukovine.

Nachrichten der ukrainischen Pressbüros, édité par D. Donzow, Berlin W. 62, Bayreutherstrasse 8.

Robitnyk (Le travailleur). N° 51. Cleveland, O. 2335 W. 11 St. Détroit Michigan.

Narodna Wola (La volonté nationale). N° 67. Scranton Pa. (California) 524-530 Olive Street (The Ruthenian National Union).

Nowyny (The news) 10522 66-th Str. Edmonton, Alberta (Canada).

Oukraïnskyï Holos (Ukrainian voice), Box 3020 Winnipeg, Mein (Canada).

Oukraïnskaïa Jisne (La vie ukrainienne) en russe, Moscou B. Dmitrovka, 14.

Borotba (La lutte), édité par M. Jourkevitch, Genève.

ECOLE NOUVELLE CHAILLY

sur Lausanne

Direction : *Léopold GAUTIER*

Instruction primaire et secondaire complète, préparation au baccalauréat classique.

INTERNAT DE L'ECOLE NOUVELLE

Direction : *D. Lasserre. — Mme Savary-de Loës*

Reçoit dès l'âge de huit ans des élèves devant suivre l'enseignement de l'Ecole Nouvelle. — Attention spéciale vouée à la qualité du travail scolaire. — Efforts pour former des caractères virils et sains et pour exercer une influence semblable à celle de la famille. — Travaux au grand air, excursions, sports et jeux variés.

— Prospectus avec références envoyés sur demande. —

INSTITUT MONNIER

LA ROSIAZ sur Lausanne, — Villa Chantemerle

Direction : *James MONNIER*

Reçoit des garçons depuis huit ans. — Education très soignée.

Instruction :

Langues modernes et anciennes, sciences, études commerciales.

— Prospectus sur demande. —

PENSIONNAT-FAMILLE

pour enfants des deux sexes et pour jeunes gens

M. et M^{me} Ed. VITTOZ

campagne de Beaumont s/Lausanne (à 10 minutes de la ville).

Education conforme aux principes des *Ecoles nouvelles* et *Landerziehungsbeime*. — Vie de famille. — Leçons à domicile ou dans les écoles.

IMPRIMERIE LA CONCORDE

Jumelles, 4

LAUSANNE

Téléphone 85.95

ASSOCIATION COOPÉRATIVE

Directeur : *TH. PACHE-TANNER*

Impressions artistiques. Tirages en Couleurs. Illustrations.
Clichés. Photographie. Phototypie. Dessins d'Art décoratif.
Chromogravure. Travaux en tous genres. Volumes. Thèses.
Journaux. Brochures. Circulaires. Prospectus. Musique.
Cartes d'adresse. Cartes de visite. Faire-part. Enveloppes.
Factures. Programmes. Affiches, etc., etc. :: :: :: ::
